

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

FÉVRIER 1896

ADMINISTRATION: }
23 RUE ST. NICOLAS. }

SOMMAIRE

LA CONVENTION ANNUELLE,	***	PENDANT LA BATAILLE,	Paul Bourget.
ALEXANDRE DUMAS,	Mme Dandurand.	LA CORRESPONDANCE,	Baronne Staffe.
ROSES DE NOEL,	Paul Vary.	MA CHAMBRE,	Anne Bodaly.
LETTRE INÉDITE D'ALEX. DUMAS À MME		LE CODE DE LA MÉNAGÈRE,	***
ADAM LORS DE LA MORT DE SA MÈRE,	A. Dumas.	LA MODE,	***
CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON,	* * *	PLERUMQUE FIT,	Julia Patrie.
LE ROMAN D'UN GRAND HOMME,	* * *	LES TAILLEURS POUR CHIENS,	***
UN SEXE PARFAIT <i>in se</i> ,	Jacqueline.	FRAGMENTS,	***
LA FEMME JUGÉE PAR LAMENNAIS,	Météore.	CONCOURS D'HISTOIRE,	***
LITTÉRATURE,	Francisque Sarcey.	LA PRÉSIDENTE DE LA RÉPUBLIQUE	
MUSIQUE,	***	ET LES PAUVRES	* * *
ICI ET LÀ,	***	LETTRE D'UNE MARRAINE A SA FILLEULE,	***
LES CANADIENS SUR LA SCÈNE,	Alf. Bruneau.		

La Convention Annuelle.

C'est à Montréal, au mois de mai, que se tiendra le parlement féminin, ou, pour parler d'une façon moins agressive, la convention annuelle du *Conseil National des Femmes*.

Nous tenons à le répéter à nos lectrices, en leur rappelant l'invitation expresse faite l'année dernière par Lady Aberdeen aux dames canadiennes françaises, lors du dîner des pauvres de l'hôpital Notre Dame.

Nous savons que Son Excellence est particulièrement désireuse de voir les dames de la société française prendre part à l'œuvre de haute philanthropie—prospère dans maint autres pays, qu'elle a transplantée parmi nous.

Le Conseil, en venant siéger dans notre province française, s'attend à voir notre langue largement usitée dans ses séances.

Nous invitons nos compatriotes à étudier, aussitôt qu'elles seront rendues publiques, les questions devant être débattues à la session du printemps, afin de pouvoir prendre part aux travaux du Conseil.

Il a été convenu qu'il y aurait cette année moins de conférences écrites et plus de discussion, plus d'application au développement de quelques sujets d'un intérêt majeur pour le bien moral et matériel de la femme.

Pour quelques-unes, cette sollicitude à l'égard des moins privilégiées d'entre nous semble au premier abord officieuse et inutile. Celles-là n'auront qu'à assister à l'une des séances de la Convention pour apprendre que dans la classe ouvrière, aussi bien que dans celle en apparence moins à plaindre des femmes gagnant leur vie dans les bureaux d'affaires, notre sexe a besoin d'amies influentes pour lui aider à triompher de nombreux abus.

Nous comptons sur la délégation de Québec pour aider à l'élément français de notre ville, à faire aussi bonne figure que possible à la prochaine Convention. On a droit de s'attendre à beaucoup de *Athènes Canadienne*, où l'on trouve plus qu'ailleurs des femmes brillantes et d'un esprit cultivé.

Quoique les deux langues doivent être librement employées à la prochaine Convention, il est dès maintenant décidé que Lady Aberdeen présidera une séance du soir, entièrement française, où quelques-unes de nos compatriotes—après leurs hôtes masculins—parleront sur des sujets propres à nous intéresser comme femmes, comme catholiques et comme patriotes.

Les dames de Montréal, priées par le Comité de réception d'offrir l'hospitalité aux délégués qui

viendront de toutes les parties du pays, ont répondu avec un empressement des plus aimables. Nos visiteuses sont donc assurées de trouver dans notre bonne ville un accueil sympathique et gracieux.

Dans une séance du Conseil Exécutif tenue au Windsor le 4 du courant, le programme de la prochaine session a été discuté.

La semaine d'affaires sera inaugurée par une réception de son Excellence lady Aberdeen. On critiquera peut-être une manière aussi peu austère de prélude au travail, mais les déléguées venues de tous les points du pays y trouvent, conformément au vœu de la présidente, l'occasion de prendre contact et de lier connaissance.

D'ailleurs, les membres volontaires du parlement de la charité ne posent pas pour l'imitation des vrais députés. Personne ne les paie pour être graves ; c'est pourquoi elles ne se font pas faute de se dérider et de s'occuper des plus importantes affaires aussi gaîment que possible.

Voici, d'ailleurs, quelques-uns des sujets proposés à l'étude du Congrès au mois de mai prochain :—

Du besoin d'exercices athlétiques pour les femmes et les enfants ;

Des bains publics pour la classe pauvre ;

De l'opportunité de faire subir aux enfants pauvres, fréquentant les écoles, un examen de la bouche et des dents, et de l'importance pour le Conseil de garantir à ces enfants le traitement gratuit de leurs dents ;

De la nécessité de procurer un asile à certains malades pauvres, épileptiques ou idiots généralement envoyés en prison durant l'intervalle plus ou moins long qu'ils attendent le rapport des experts officiels ;

Des moyens à prendre pour fonder des hôpitaux dans le Nord-Ouest, et pour assurer aussi à cette partie du pays le service médical qui lui manque, etc., etc.

Rien n'est encore fixé quant au programme de la séance française, laquelle sera cependant faite pour gagner nos compatriotes à la cause du Conseil National, qui est celle des mères, des orphelins, des malheureux et des délaissés.

L'Association Artistique Féminine, unie aux cercles musicaux, remplira de la façon la plus originale et la plus intéressante l'une des soirées de la semaine.

Le Conseil Local de Montréal a employé la dernière année, surtout, d'une façon fructueuse. Il a obtenu de notre gouvernement provincial de nommer une inspectrice des manufactures où des femmes sont employées. Il a fondé des cercles de lecture, et l'un de ses derniers actes a été de faire imprimer en gros caractères les règles d'hygiène élémentaire, sur des cartes qui seront distribuées dans les maisons pauvres. Ces conférences médicales et gratuites, par des femmes-médecins, dans les quartiers populeux, ont été inaugurées avec grand succès à la Pointe St. Charles et dans le quartier St. Jean-Baptiste.

Il ne faut pas oublier que toutes les séances du Conseil National des Femmes sont publiques, et que tout le monde y est cordialement invité, sans distinction de sexe. *L'autre* a même le droit de venir prendre la parole au sein des assemblées féminines.

L'OPINION D'UN GRAND JOURNAL FRANCAIS SUR LE PROGRES FÉMINISTE

La raison veut, d'abord, que la femme ne cesse pas d'être la femme, et ne s'expose pas, en copiant plus ou moins adroitement les qualités de l'homme, à perdre les siennes. Mais la raison veut aussi que, dans une société où il devient de plus en plus difficile de vivre et de faire vivre les siens, la femme qui possède les aptitudes nécessaires, la femme qui a des devoirs à remplir, la femme qui gère des intérêts importants, cesse d'être traitée comme un être subalterne, incapable de penser, de vouloir, d'agir par lui-même. Et l'équité, qui n'est qu'un autre aspect de la raison, exige que dans une société qui repose tout entière sur la concurrence, la femme qui travaille et qui lutte ne soit pas d'avance sacrifiée par les conditions d'infériorité où on la place.— *Le Temps* de Paris.

Alexandre Dumas

On a fait sur la tombe du grand écrivain qui vient de mourir des oraisons funèbres de tous genres.

Alexandre Dumas a été loué et pleuré par ses contemporains, comme l'une des plus grandes gloires de la patrie. Les partisans des nouvelles écoles, avec l'intransigeance qu'on apporte en France dans les querelles littéraires, ont affecté de le traiter avec indifférence et même avec dédain.

Si l'on n'avait pour se guider que les arrêts péremptoires de ces jeunes fanatiques des derniers bateaux, on ne soupçonnerait jamais qu'Alexandre Dumas fils fut l'homme de lettres le plus heureux, le plus gâté par le public de son temps, l'écrivain le plus brillant et le plus charmeur, le faiseur de paradoxe, le remueur d'idées le plus écouté et le plus applaudi.

Pour nous, l'illustre mort fut une âme d'élite qui ne trouva jamais son chemin de Damas. Le relâchement de sa première éducation, l'influence du nègre génial qu'il eut pour père, l'en avaient de bonne heure trop éloigné.

La première de ses œuvres, "La Dame aux Camélias," témoigne de la générosité instinctive de son cœur.

"Oh n'insultez jamais une femme qui tombe.
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe."

Victor Hugo avait formulé la belle loi de clémence de l'Evangile, dans la langue des dieux. Le jeune paladin des lettres, tout plein de vaillance et d'ardeur, Dumas fils, avait apporté le secours de son épée, je veux dire de sa plume, pour défendre une prétendue victime de la société. Le mouvement était noble et de bon augure, chez un mousquetaire imberbe.

Seulement, le public, en endossant par un enthousiasme sans mesure cette équipée de jeunesse, faillit faire de d'Artagnan un Don Quichotte.

La séduction de son talent, la grandeur de ses vues ont toujours sauvé Alexandre Dumas du ridicule ; mais il n'en est pas moins vrai que son apologie obstinée de la courtisane irrita à la fin ceux qui subissent le plus cette séduction. La reprise perpétuelle d'une thèse impossible devient pour les lecteurs aussi fastidieuse que le serait la vue de l'impuissant et courageux Sisyphe roulant éternellement son rocher.

Inutile aura été son effort dans ce champ ingrat. Malgré les trésors d'esprit et de sentiment, malgré les flots d'encre que l'avocat de la fille déshonorée a dépensés pour la réhabilitation de sa cliente, rien ne sera changé dans ce qu'il appelle les préjugés du monde.

Tout en plaignant, tout en respectant même, si elle le mérite, la femme tombée que notre divin Maître le premier a absoute, l'homme continuera de reculer devant sa flétrissure, et de lui préférer, quand il voudra choisir sa compagne et la mère de ses enfants, une vierge pure.

Et quoiqu'on en ait dit en termes admirables, et avec les meilleures intentions, il y a dans la conduite de ces hommes prudents plus que l'impulsion d'un implacable égoïsme. Le besoin d'aimer sans arrière-pensée, d'admirer, de vénérer par dessus tout celle dont on veut faire l'ange du foyer, est le noble mobile, le sûr instinct qui détermine un pareil choix.

M^{me} Dandurand.

Roses de Noël

A MADAME.....

Ah ! le gentil bouquet de roses !
Les belles fleurs ! Les jolis vers !
Comme c'est beau, des fleurs écloses
Parmi la neige des hivers !

Et cela nous dit tant de choses
De regarder les tons divers
De leurs corolles demi-closes,
Evocation des moments chers.

J'aime leur grâce coquette.
Mon cœur avec votre cueillette
A vu sa gaité revenir.

Grâce à vous, la fête est con plète,
Vos fleurs ont mis dans ma chambrette
Le parfum d'un bon souvenir.

Paul Vary.

Lettre inédite d'Alex. Dumas à Mme Adam lors de la mort de sa mère

Je ne sais pas parler aux gens qui souffrent de la douleur que vous avez. Pour combattre un chagrin, il faut que celui qui le cause soit vivant. En présence d'un mort, je me récusé. Tout est entre le survivant et lui. Ils se disent tous deux, dans le langage particulier des souvenirs intimes, tout ce qui peut être dit en ces moments-là, et celui dont la bouche est à jamais close a une telle éloquence qu'on ne saurait intervenir sans crainte d'y être maladroit.

La présence silencieuse, les serremments de mains, les yeux mouillés en disent plus que toutes les paroles et toutes les lettres. Ils fondent ainsi la douleur jusqu'à ce qu'elle devienne une force morale de plus.

Les pertes comme celle que vous venez de faire ont cet avantage qu'elles rejettent à une plus grande distance les gens et les choses qui n'ont pas le droit d'occuper véritablement la vie.

Quand nous perdons ceux que nous aimons sincèrement, ils ne sont plus où ils étaient, mais ils sont partout où nous sommes, et ils viennent se placer devant nous dans les circonstances sérieuses, pour nous avertir, nous défendre et nous consoler.

Vous, allez vivre plus que jamais avec votre

mère. L'habitude que vous aviez de la voir vivante à côté de vous vous faisait ou vous laissait croire à la réalité de bien des choses sans valeur et sans fond.

Vous avez dû repasser toute votre vie depuis quelques jours ; vous avez revu votre première enfance, votre jeunesse, ce soleil d'autrefois, qui ne ressemblait pas à celui d'aujourd'hui, si brillant qu'il soit, la campagne, qui était plus verte, et l'image de votre mère jeune, qui vous accompagnait et vous souriait partout. Vous avez dû vous demander laquelle de vous deux avait raison de comprendre les choses de l'âme, et si cet être excellent, qui ne s'était pas trompé dans sa manière de vous aimer, s'était trompé sur ce Dieu qu'elle vous avait fait prier dans votre berceau et qu'elle a affirmé jusqu'à son dernier soupir.

Vous souffrez dans votre cœur, dans votre esprit, dans votre sentiment et dans votre raison ; — qu'est-ce que nos paroles humaines ont à faire dans tout cela ?

Votre mère sait maintenant la vérité sur ce qui vous préoccupe encore. Vous la dira-t-elle ?

Votre ami,

A. Dumas.

Conseils de la Mère Grognon

Il n'est presque personne, mes chères enfants, qui n'ait à se garder de ce serpent qu'on appelle la flatterie.

“ Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.”

Toute petite étoile a ses infimes satellites ; tous les degrés de la puissance perçoivent l'impot de la servilité.

Chaque petite rentière a ses courtisans, chaque poseur sa galerie de badauds, et cha-



que fortune ses parasites.

Or, les flatteurs sont l'écran que le diable met entre nous et la Vérité, entre nous et la Justice, entre nous et le Bon Sens.

Écartez donc, mes enfants, ce rideau trompeur que notre vieil ennemi essaie d'étendre devant nos yeux.

Écartez les flatteurs, ou... regardez pardessus leurs têtes.

Le Roman d'un Grand Homme

Il y avait un petit roman dans la vie de M. Frère-Orban, le grand homme d'état belge, qui est mort il y a quelques semaines à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Son origine fut des plus humbles. Fils d'un concierge, il dut son instruction à la charité de quelques amis de sa famille. S'étant épris de la fille d'un riche industriel liégeois—laquelle répondait par le doux réciproque à son amour—il s'affligeait de l'inégalité de fortune qui le séparait de sa bien-aimée.

Celle-ci eut recours à un stratagème bien hardi pour vaincre la résistance de parents trop raison-

nables, qui voulaient lui faire faire un mariage de *raison*.

En plein théâtre, au cours d'une représentation de gala, Mlle Orban embrassa le jeune Frère.

Bon gré mal gré, après cet esclandre, les sages parents durent consentir au mariage "Frère-Orban."

C'est sous ce nom, en effet, que l'avocat belge s'illustra dans sa patrie. (M^{me} Frère-Orban mourut en 1890, laissant son époux inconsolable.)

Le procédé n'est pas de ceux qu'on recommande.

Un Sexe Parfait in se

Nos amis les hommes ont le don des comparaisons... réputées odieuses.

A les en croire, nul défaut ne leur appartient en propre. Tout ce qui ne leur fait pas honneur ils l'empruntent, ou à l'autre sexe ou aux différents règnes de la nature.

On raconte que le Grand Alcibiade, jouant avec un camarade dans son enfance, et pressé par lui, le mordit cruellement.

— Tu mors *comme une femme* ! s'écria le petit grec—modèle des siècles à venir.

— Dis donc *comme un lion*, répliqua le fier Athénien, précurseur des gens qui n'ont jamais tort.

Comme un homme en colère eut été plus simple et plus honnête.

Jacqueline.

La Femme Jugée par Lamennais

"La femme exerce une influence plus grande de beaucoup que n'affecte de le penser l'aveugle orgueil de l'homme. Il se croit supérieur à sa compagne, parce qu'il est autre, parce qu'aux qualités qui sont les siennes est attachée la domination apparente du moins.

Je dis apparente, car en réalité il obéit plus qu'il ne commande. L'insinuation, la douceur, la grâce, l'attrait de la beauté, le charme de la faiblesse même triomphent le plus souvent de ce superbe dominateur. La femme règne de fait, et en cédant elle gouverne encore. Que serait sans elle la vie humaine ? Une lutte désespérée, un sanglant combat de l'homme contre la nature et de l'homme contre l'homme. Elle lui verse un philtre qui endort ses maux, elle amollit sa dureté tarouche, modère ses rudes passions, calme ses colères, lui fait du travail et de la souffrance même, par

sa tendresse compatissante son dévouement inépuisable, par la continuelle effusion d'un amour qui renaît de lui-même et ne tarit jamais, comme une sorte de joie ineffable. Il y a dans son cœur des délicatesses si exquises et tout ensemble si spontanées, qu'elle les ignore elle-même. La source en est voilée, mystérieuse. Elle s'exhale d'elle comme un parfum de la fleur pudique que ses suaves effluves décèlent vaguement et que l'œil ne voit pas. Une native commisération, une sympathie irrésistible l'attire vers ce qui souffre. Toutes les misères inséparables de la condition humaine, ou qui engendrent les vices de la société, semblent avoir été commises à ses soins. Elle est vraiment la providence de l'infirmes, du pauvre, de l'innombrable tribu des abandonnés. Elle remplit une mission céleste, elle apporte avec elle quelque chose de Dieu, du secours pour tous les besoins,

des baumes pour toutes les plaies, des paroles qui enchantent toutes les douleurs. Et je n'ai rappelé encore que ces moindres bienfaits. Plus sûr que le raisonnement, un infailible instinct la préserve des erreurs fatales auxquelles l'homme se laisse entraîner par l'orgueil de l'esprit et de la science.

Tandis que la curiosité irrésistible de l'homme l'emporte à travers je ne sais quel crépuscule trompeur, en des régions peuplées de fantômes ; tandis que sa vaine et débile raison ébranle aveuglément les bases de l'ordre et de l'intelligence même, la femme éclairée d'une lumière plus intime et plus immédiate les défend contre lui, conserve dans l'humanité les croyances par lesquelles elle subsiste, les vérités nécessaires, les grandes lois de la vie intellectuelle et morale... Elle en est, au milieu de la confusion des idées et des révolutions des systèmes, la gardienne pieuse et incorruptible. Souvent l'homme, à cause de cela même, l'accuse de faiblesse, de préjugé, de superstition ; il ne sait pas, qu'au fond, l'objet de sa superstition, c'est Dieu caché sous les symboles qui le révèlent obscurément, que son préjugé c'est le vrai immuable embrassé par le cœur, que sa faiblesse c'est la force innée, la puissance souveraine de la nature même.

Les lois dont je parlais tout à l'heure, non seulement perdraient leur autorité sur la terre, mais altérées par mille conceptions fausses, la notion même s'en éteindrait si, doublement mère, la femme, dès le berceau, n'initiait l'enfant à ses sacrés mystères, si elle ne déposait en lui l'impérissable germe de la foi qui le sauvera, ne le nourrissait de ce lait divin.

Quoiqu'on ait fait pour la détourner de sa fin véritable, pour l'égarer hors de la règle par l'appât d'une fausse liberté, d'une indépendance qui ne serait que le plus dur, le plus dégradant esclavage, elle a repoussé avec dégoût les suggestions des tentateurs. Elle a voulu rester ce que Dieu l'a faite, ce que l'humanité a de plus ravissant et de plus saint—la vierge, l'épouse, la mère. Ses destinées seront belles dans l'avenir qui s'approche. En inspirant de bonne heure à l'enfant les religieux sentiments qui doivent animer l'homme, l'esprit de sacrifice, de dévouement, d'amour, le courage contre soi, le mépris des choses matérielles, du

corps et de ses convoitises, en le préparant aux devoirs qu'il aura bientôt à remplir, c'est elle qui enfantera cet avenir que pressent un instinct mystérieux ; il sera, lui aussi, le fruit de ses entrailles."

On sait que ce sombre génie, que ce grand esprit de Lamennais a souvent erré, et que par le fait d'une incessante "évolution" il en est arrivé à la fin de sa vie, à renier la foi qu'il avait combattue avec une violence inouïe d'abord. Son opinion sur la femme a aussi subi des fluctuations. Le plus souvent il se montre envers elle dur et sévère.

"Je n'ai jamais rencontré de femme, dit-il quelque part, qui fut en état de suivre un raisonnement pendant un demi-quart d'heure. Elles ont des qualités qui nous manquent, des qualités d'un charme particulier, inexprimable, mais en fait de raison, de logique, de puissance de lier les idées, d'enchaîner les principes et les conséquences, et d'en apercevoir les rapports, la femme même la plus supérieure atteint rarement à la hauteur d'un homme de médiocre capacité."

Excusez du peu.

Renan répondait à cette prétention en disant que "les femmes, par des voies à elles connues, arrivent à tout comprendre, non selon les principes de l'école, mais selon un tact fin et sûr."

Ajoutons que Lamennais eut pour amies et confidentes des femmes supérieures, pour lesquelles il professa toujours une respectueuse considération. L'une d'elles—Mademoiselle Ninette de Lucinière—lui écrivit, lors de l'apparition des *Paroles d'un croyant*, qu'on a comparées à *l'Enfer* de Dante, et qui lui valurent la condamnation du Saint Siège :

"Nous avons lu votre ouvrage en petit comité d'amis. C'est le bon M. Blaize (beau-frère de Lamennais) qui me l'avait prêté. Oh ! quelle pureté ! quelle élévation de style ! Que de beautés, —surtout que de suaves pensées renferment quelques chapitres où vous avez laissé parler votre cœur ! Ils reposent l'âme des chapitres précédents qui l'avaient trop douloureusement émue. Mon excellent ami, me pardonnez-vous maintenant ? Mais avec vous il y a vingt ans que j'ai l'habitude de penser tout haut. Je vous dirai donc que je ne conçois pas comment vous avez pu rêver l'existence possible d'une République telle que vous la dépei-

gnez. Où trouverez-vous ce peuple capable d'être uni par les seuls liens de la charité ? de se guider uniquement par le code évangélique, de n'avoir besoin ni de chefs ni de lois?... Nous ne valons pas mieux en 1834 qu'en 1789. Encore y a-t-il moins de religion maintenant dans les classes populaires...

"Votre livre est dangereux... moi, pauvre fille, je ne puis ni expliquer dans ma simplicité, comment un cœur tel que le vôtre a voué tant de haine à

l'autorité, puisque ' toute autorité vient de Dieu.' Mon meilleur ami sur la terre, que je suis désolée de vous voir suivre une telle route, vous qui sembleriez destiné à fournir une si utile carrière. Il est certain que vous vous trompez sur la mission que le Seigneur vous avait donné à remplir. Vous êtes abusé par votre ardente imagination. Un jour vous regretterez amèrement d'avoir usé votre génie à soulever les passions."

Météore.

Littérature

Dans l'œuvre littéraire si intéressante que poursuit le Théâtre National de l'Odéon en France, l'étude des anciens et la représentation de leurs œuvres offrent un attrait pour le moins égal à celles des chefs-d'œuvres modernes. On peut en juger par ce qui suit . .

L'Odéon a rouvert ses matinées du jeudi.

Vous savez qu'il a entrepris depuis deux ans une sorte de cours d'histoire dramatique, qui se poursuit d'année en année, jeudi par jeudi.

Il y a deux ans, il a donné les plus beaux chefs-d'œuvre du dix-septième siècle ; l'an dernier, il a épuisé le répertoire du dix-huitième. Cette année, il entame la série qui va de 1788 à 1820. Vous savez que chaque représentation est précédée d'une conférence, où nous nous efforçons de replacer dans son milieu l'œuvre qu'on va représenter.

C'est Larroumet qui a ouvert le feu.

L'affiche portait, outre les *Deux Jumeaux* de Florian, qui sont déjà depuis l'an dernier au répertoire, trois petites pièces en un acte du même Florian : *Les Deux Billets*, le *Bon Ménage*, le *Bon Père*. Larroumet nous a prévenus que ces trois pièces au fond n'en formaient qu'une en trois actes, la seconde n'étant que la suite de la première, et la troisième couronnant les deux autres. C'est une espèce de triptyque littéraire. Je me sens toujours quelque embarras à louer mes confrères en ce métier de la conférence. De quel droit les louerais-je, n'ayant pas celui de les critiquer ? Il me sera peut-être néanmoins permis de dire que Larroumet a fait revivre Florian à nos yeux ; qu'il a dit en fort bons termes, dans une étude distribuée avec clarté et goût, juste ce que nous devons savoir pour mieux comprendre et les pièces que nous allons voir et la fin du siècle qui

les avait applaudies. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que nous, qui allons parler après lui, nous soyons à ceux qui viendront nous entendre aussi utiles et aussi agréables.

Nous avons tous été charmés des trois petites pièces de Florian ; je n'avais vu jouer (dans les représentations, à bénéfice) que les *Deux Billets* et le *Bon Père* ; je ne connaissais pas le *Bon Ménage*, et surtout je ne me doutais pas du plaisir que pouvaient faire les trois petites pièces jouées à la file et formant un tout complet.

C'est proprement un délice. Rien n'est plus joli ; rien ne sent mieux son dix-huitième siècle ; rien ne fait mieux songer à ces pastels délicats d'un autre âge dont les nuances ont été quelque peu amorties par le temps, mais qui sont si doux à regarder et qui évoquent les images des bergeries enrubannées de Trianon. Mais ce qui m'a plus étonné, c'est que ce Florian, qui n'est plus guère connu que par ses fables, était un véritable homme de théâtre. Tout chez lui est toujours en scène et passe la rampe. Il fait avec la bonté souriante plus d'effets que n'en trouvent nos modernes écrivains à la roserie aigre. Les larmes montent doucement du cœur aux yeux à écouter ces effusions de tendresse.

Je supplie instamment le directeur de l'Odéon de joindre, soit à la *Crise conjugale* de Berr, soit à quelque autre spectacle, les trois petites pièces de Florian, qui peuvent, en supprimant les entr'actes, se jouer en une heure un quart. Je suis convaincu qu'elles enchanteront tous les lettrés, qu'elles seront pour les jeunes filles un pur ravissement.

Francisque Sarcey.

LE FILS DE L'ARETIN

SERENADE chantée par M. LELOIR, de la Comédie-Française

DRAME EN VERS DE M. H. DE BORNIER.

MUSIQUE DE M. LAURENT LEON.

ALLEGRETTO *leggiero*.

PIANO.

mf

The first system of the piano introduction consists of two measures. The right hand plays a melody in G major with eighth notes and quarter notes, while the left hand provides a bass line with quarter notes. The dynamic is marked *mf*.

sf

The second system of the piano introduction consists of three measures. The right hand continues the melodic line with some chords, and the left hand maintains the bass line. The dynamic is marked *sf*.

La rose est plei - ne de char - mes
Prenez - la..... car elle est bel - le

The third system contains the vocal line and the beginning of the piano accompaniment for the first line of lyrics. The vocal line is in G major and features a melody with eighth and quarter notes. The piano accompaniment consists of chords in the right hand and a bass line in the left hand.

mf

Com - me l'a - mour; Mais..... son feuil -
Com - me l'a - mour; Mais..... son é -

lage..... a des ar - - mes, Et
pi - ne eru - el - - le Doit

f con espress. *dim.*

sa..... co - rolle a des lar -
se..... cueil - lir a - vec el - -

Rit. a piacere. *LENTO.*

mes *p* Com-me Pa-mour,
 le C m-me Pa-mour,

pp
 Com-me Pa-
 Com-me Pa-

molto rit.

pp

6/8

a tempo.

mour.....
 mour.....

a tempo.

mf

rit. e morendo.

sf



Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la Bibliothèque de Boston. L'édifice sera le plus beau de la ville, et coûtera quatre millions. Rien n'est épargné pour son embellissement intérieur. Voici un renseignement trouvé dans un journal français au sujet des décorations murales exécutées par l'un de plus illustres peintres modernes :

“ Hier, Puvis de Chavannes peignait cette magnifique page de la Bibliothèque de Boston : *les Muses inspiratrices acclamant le génie messager de la lumière*, où tout monte au jour, vole, flotte, plane et sourit, où tout est clarté, rayonnement, aspiration, élan. Quelle série de grandes compositions décoratives a précédé ces travaux, qui ne seront pas un couronnement de carrière, car Puvis de Chavannes, à cette heure, prépare un nouveau polyptique pour le Panthéon, et médite les hauts panneaux, de dimensions colossales, qui doivent encore décorer la Bibliothèque de Boston ! ”

Il faut ajouter — non sans une nuance d'envie — que cette institution est au service d'une population qui est à peine double de celle de Montréal.

Non contente de fournir gratuitement les livres à ceux qui viennent les chercher eux-mêmes pour les apporter à domicile, elle envoie, à ses frais, dans les villages qui constituent la banlieue de Boston, les volumes qu'on lui désigne. Les employés repassent ensuite à certains intervalles pour renouveler le dépôt des livres selon les désirs de ces heureux contribuables d'une municipalité bien administrée.

Pourquoi sommes-nous si loin d'un tel progrès ?

∞ Les morts qu'on pleure sont plus heureux que les vivants qu'on oublie, car ceux-ci ne sont que cendre et poussière, tandis que ceux-là revivent dans les cœurs qui les regrettent.

Leconte de Lisle.

Un dernier mot sur la Beauté.—C'est l'opinion d'un philosophe et celle d'un poète célèbre sur la beauté dans l'art :

“ La beauté n'est pas une illusion de nos sens, mais de toutes les réalités la plus substantielle, comme étant ici-bas la seule qui nous console du mal inguérissable de vivre et de ‘l'horreur d'être homme.’ ”

F. Brunetière.

Elle seule survit immuable, éternelle,
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la beauté flamboie et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

Leconte de Lisle.

∞ Notre jeune confrère du *Journal des Etudiants* est-il bien certain que ses congénères aient réalisé un grand progrès en apprenant à ne plus fléchir le genou devant la reine de leur cœur ? Est-il si avéré qu'en ne se courbant plus aux pieds des belles, le sexe fort a sauvé sa dignité compromise ?...

Nous croyons, pour nous, que l'attitude ne fait rien à l'affaire. Debout ou agenouillé, l'homme épris est l'esclave de Dalila. Pour lui le parti le plus sage est encore de se courber de bonne grâce. Le jour où, sur ce point de la dignité, il deman-

derait *equal rights* avec le beau sexe, le signal d'une déplorable révolution serait donné ; "*Stoop to conquer*" fut la devise des plus célèbres diplomates.

Conseils gratuits. — N'aime les bêtes et en tout cas n'en héberge auprès de toi que si tu te sens beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur, car les visiteurs sont assez enclins à comparer les hôtes d'une maison entre eux.

Quand on veut vérifier l'étanchéité d'un tonneau, on y verse, non pas du vin, mais de l'eau. Pour éprouver la discrétion d'un ami, confie-lui un faux secret dont la divulgation sera de nulle importance.

∞ *Pensée d'un écrivain moderne.* — D'où vient que les petites filles ont tant d'esprit et qu'il y ait tant de femmes bêtes.

∞ On prépare à Paris un concours des laides.

" Il y a assez longtemps qu'on nous ennue avec les jolies femmes, dit un confrère français.

" Place aux laides !

" Pour elles on fait rarement des folies ; on n'a pas d'exemple d'un caissier ayant levé le pied pour un laideron ; jamais aucun jeune homme n'a eu l'idée de se brûler la cervelle pour une personne qui louche. Une femme laide calme les passions, tempère l'amour, maintient l'homme dans un heureux équilibre.

" On comprend maintenant le but du concours de laideur qui va avoir lieu à Paris. Il est patriotique et moralisateur."

L'un de nos correspondants, dans le concours sur le *bonheur ou le malheur d'être belle*, s'indignait à la seule pensée de donner une prime à la laideur. Cette apothéose des laiderons que prépare le peuple-artiste va-t-elle assez le scandaliser !

∞ *A. Dumas et Pasteur.* — L'année dernière, quand Pasteur fut condamné à ne plus sortir de son fauteuil, Dumas, le Jour de l'An, arriva rue Dutot avec un paquet de roses. Le malade ne put retenir ses larmes en voyant ces belles fleurs tomber sur ses genoux, et de ces mains-là. Mais Dumas ne le laissa pas s'attendrir, et il se mit à être si charmant, si amusant, si gai, si coquet d'esprit, que quand il fut parti, enfants et petits-enfants s'écrièrent : " Quel bonheur ! il l'a fait rire ! "

La jolie mélodie que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés est tirée du *Fils de l'Arétin*, d'Henri de Bornier, actuellement en cours de représentation sur la première scène de Paris. Aux paroles qui, détachées de l'ensemble, n'offraient aucun intérêt, nous avons substitué deux couplets exquis composés par une compatriote, M^{me} Duval-Thibault de Fall River. Cette petite pièce s'appelle dans le recueil intitulé *Fleurs de Printemps*, " Comme l'Amour."

Les Canadiens sur la scène

C'est au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles qu'un jeune musicien vient de faire représenter un opéra qui s'appelle *Évangéline*. La tragique idylle acadienne, écrite par Longfellow, et traduite en français par l'abbé Casgrain, fait le sujet du libretto :

Depuis quatorze ans, les très artistes directeurs du Théâtre de la Monnaie, MM. Stoumon et Calabresi, n'ont cessé de poursuivre la courageuse campagne qu'ils résolurent d'entreprendre en faveur de la musique française. Faut-il rappeler que, par leurs soins, *Sigurd* et *Salammbô* ont été joués d'abord ici, et que, grâce à eux, bien des ouvrages combattus, et totalement incompris à Paris, ont pu prendre place victorieusement au réper-

toire de l'Opéra de Bruxelles, et, de là, courir le monde ? Leur activité, leur intelligence, leur éclectisme se manifestent de nouveau aujourd'hui par le choix d'*Évangéline*.

Le libretto de MM. de Gramont, Hartmann et Alexandre suit les grandes lignes du délicieux poème acadien de Longfellow, et la musique de M. Leroux s'inspire directement de ce poème. C'est une des plus jolies œuvres que nous ayons vues depuis longtemps.

Un prologue, de poésie intense, nous montre une forêt primitive du Nouveau-Monde. Tandis que l'orchestre, assez curieusement berliozien, chante la tristesse sauvage et fruste de la nature,

le rideau se lève, et des voix éparses, enveloppant un couple immobile, disent la ruine de l'heureuse Acadie. Du bon pays paisible il ne reste plus rien qu'une histoire d'amour. "Écoutez-la!—nous demande le chœur—c'est une légende naïve dont le souvenir résonne, impérissable, dans le frisson des plantes et le murmure du vent."

L'écho d'une vieille mélodie de France nous arrive pendant que nous pénétrons dans la ferme de Bénédicte, au village de Grandpré. Et c'est tout à fait touchant, ce rappel, par la musique, de la patrie lointaine des premiers Acadiens. En ce coin d'intimité et d'affection, le motif ancestral se développe de la plus charmante manière, courant d'abord d'un instrument à l'autre, selon la fantaisie harmonique de l'auteur, puis servant aux refrains de travail des jeunes femmes qui filent la laine. Nous devinons déjà la façon dont M. Leroux va utiliser ses thèmes. Sa partition ne sera pas construite d'après le système rigoureux du leit-motiv, mais, par des retours de phrases, chacune des scènes de son ouvrage n'en demeurera pas moins très suffisamment symphonique.

Bénédicte, le père d'Évangéline, et Basile, le père de Gabriel, jouent aux dames. Dahra, la servante, filant avec des Acadiennes, chante la mélancolique ballade du "fiancé de neige qui s'efface quand vient le jour," et, sans le savoir, prophétise. Un souffle de Chabrier passe là. Basile est soucieux. Des navires anglais sont entrés dans le port; pour le roi Louis XV. et le roi George II, le sang coule déjà sur la terre américaine, Gabriel réjoint les Français; que deviendrait-il si l'ennemi était vainqueur?

L'amour d'Évangéline est confiant. En une montée véhémement, les violons nous le disent. Et voici que le jeune homme, accouru, annonce la défaite que confirment les fifres des Anglais sonnant au loin la retraite. Mais il a pu s'enfuir, et nul ne saura jamais sa périlleuse équipée. Dès demain, on mariera Gabriel et Évangéline. Et le doux chœur des femmes acadiennes promet longue joie aux fiancés qui, la nuit tombant, restent seuls.

Muets devant la forêt et le ciel, leur tendresse est d'abord exprimée par l'orchestre; puis ils parlent, et leur causerie, évocatrice du passé, heureuse du présent, confiante en l'avenir, nous

semble d'un charme infini. On ne saurait trop louer la grâce voluptueuse et chaste en même temps, l'exquise fraîcheur de jeunesse, la séduction instrumentale de cette scène qui se termine en la douceur rassurante des symphonies, après que Dahra a chanté dans la pièce voisine les dernières mesures de sa ballade.

Sur la place de l'église, maintenant, le cortège nuptial s'avance, et les ménestriers font rage. Cela nous vaut une cérémonie joliment musiquée, mais un peu longue. Les cloches jettent leurs dissonances majestueuses en la formidable explosion vocale qu'interrompent les Anglais. A cette heure, le village brûle et l'Acadie agonise. Qu'importe le douloureux adieu d'Évangéline! Gabriel a disparu, emmené par les vainqueurs dans le lointain pays d'exil qu'on ne connaîtra pas.

Un prélude dit la poésie des crépuscules en Louisiane. Au pâtre qui rassemble ses troupeaux, deux femmes, très lasses, demandent asile. Combien fut pénible le voyage pour Évangéline et Dahra! Ne retrouveront-elles donc jamais Gabriel? Tandis que le berger compatissant les fait entrer dans sa chaumière, Gabriel et Basile passent au milieu d'une troupe de coureurs des bois.

Gabriel cherche Évangéline comme Évangéline le cherche, et son cri d'appel a réveillé les deux femmes qui se reposaient. Là-bas, un radeau descend la rivière, portant Gabriel. Évangéline appelle et crie à son tour, et l'exilé ne l'entend pas...C'est là, on le devine, la situation capitale de l'ouvrage.

A mon sens, les auteurs n'ont pas su s'y affranchir assez du joug des formules usuelles. La grande voix de la nature, rude et profonde, pouvait, dans cet acte, prendre part au drame de façon presque directe, et le vivifier de son souffle puissant. Ici, le pittoresque tout extérieur du paysage ne s'accorde pas avec les sentiments des personnages, avec l'action même de la pièce.

En Pensylvanie, dans la cour fleurie de l'hôpital où Évangéline est religieuse, on célèbre la Fête-Dieu. L'apaisement s'est fait dans l'âme de la pauvre affligée que réconfortent la douceur, le calme du beau matin mystique. Évangéline s'attendrit devant les roses consolatrices. Un homme paraît à la grille, épuisé, chancelant.

C'est Gabriel. En un cri, les voilà dans les bras l'un de l'autre. Que les cloches tintent et que la messe soit dite pour l'éternelle union de deux cœurs douloureux. Et tandis que monte dans les airs l'alléluia d'allégresse, Evangéline et Gabriel

nous sont montrés de nouveau, immobiles, en la forêt primitive où des voix éparses les enveloppent, chantant la gloire des amants réunis, héros naïfs de l'impérissable légende.

Alf. Bruneau.

Pendant la Bataille

Voici la conclusion d'une page de réminiscences écrite par un jeune témoin de l'affreuse guerre civile qui suivit la défaite de la France en 1870 : impuissant accès de rage du peuple de Paris qui se tourna contre lui-même, sans punir un pouvoir perdu, anéanti !

... Tragiques souvenirs ! Bien longtemps ils sont demeurés pour moi comme un cauchemar, associés qu'ils étaient à ces visions d'une ville prise d'assaut. Partout à l'horizon des incendies, partout dans la rue des ruines, partout des coups de fusil, partout des morts, partout l'inutile frénésie de la destruction !... Aujourd'hui, comme je le disais en commençant ce récit, en face de ces tableaux, d'autres s'évoquent, — des tableaux, non, de courtes, de vulgaires scènes de la vie de tous les jours, où j'ai retrouvé quelques acteurs de ces épisodes de la semaine sanglante, mais cette fois repris par la vie et redevenus ce qu'ils étaient auparavant, — comme s'il ne se fût rien passé. *Inutile ! Inutile ! Inutile !* .. C'est le mot, sinistre dans sa simplicité, qu'il faudrait écrire à toutes les pages de toutes les histoires de toutes les Révolutions. C'est aussi le mot que les survivants ou les victimes de ces grands accès de démence collective ont toujours répété sous d'autres formes, depuis le général qui disait à Napoléon, lors du Sacre : " Il y manque les trois cent mille hommes qui se sont fait tuer pour supprimer tout ça !..." jusqu'au célèbre agitateur, qui mourait sur cet admirable soupir : " Ceux qui ont servi la Révolution ont labouré la mer..."

La raison en est qu'une fois traversés, les événements les plus terribles nous laissent identiques à nous-mêmes, par suite totalement distincts de l'être scélérat ou sublime que les circonstances ont pour une heure mis au dehors. Et je revois — humble commentaire à cette ironique vérité — l'étude de Baldé quinze jours plus tard. Tous les élèves sont rentrés maintenant. Nous sommes vingt-cinq à nous pencher sous la lampe. Je

rédige de mon mieux une dissertation pour M. André sur cet intéressant sujet : *De la théorie du monde extérieur chez les Epicuriens !* Le pendant de collègue qui nous a donné ce sujet en insistant sur son importance, méticuleusement, est-il bien le même homme qui, l'autre matin, nous faisait un si fier adieu, sur le seuil du collège, au grondement lointain du canon ? Mais le potache, penché sur ses dictionnaires à côté de moi en étude, et qui vient de me dire avec un réel désespoir : — " Il paraît qu'il n'y aura pas de concours général cette année," — est-il le même que le Renaud de la Barricade, refusant de mettre le pavé, au risque d'être tué ; que le Renaud de la cour de Baldé, saisissant à pleines mains le canon du fusil chargé du fédéré ; que le Renaud enfin de la mairie du Panthéon, soutenant de son bras la cantinière de la Commune, à deux pas des officiers et des soldats de l'armée victorieuse ? Et moi-même, qui me sens si mortifié d'avoir obtenu une place médiocre à la dernière composition, suis-je la même personne qui traversait avec une telle impression du tragique des choses la place où les vainqueurs dormaient sous les étoiles, à côté des morts ? Et notre maître, ce pion tâillon maintenant et difficile, qui distribue des heures de " colle " aux bavards, du haut de son pupitre, tout en peinant, avec sa mauvaise mémoire, sur un traité de myologie, est-il bien le même que cet héroïque Finouy, qui protégeait, au péril de sa vie, un malheureux prêtre traqué ? Et le garçon qui fait les lampes, en se souriant dans le reflet de leur cuivre poli comme un miroir, est-ce vraiment le garde national qui traquait ce prêtre avec tant de férocité ? Il était soigneux et propre. Il paraissait dévoué et reconnaissant. Le directeur l'a gardé, et voilà un bon domestique de plus !

Je le revois, le prêtre lui-même, cet abbé Broussais, que j'avais dans la mémoire, tragique de terreur, puis sublime d'énergie reconquise quand il

s'était relevé de ses prières, — sublime aussi de charité quand il s'était approché de la fausse infirmière pour la sauver, après qu'elle avait voulu l'assassiner !... Six mois ont passé. Mon père m'a forcé, à mon grand regret, d'aller passer la soirée — une de mes soirées de congé — chez un ancien recteur de ses amis, excellent homme, mais qui a la fâcheuse manie de me gourmander sur mes religions littéraires :

— “ Alfred de Musset, ” me dit-il souvent, “ tu admires ce garçon-là ? Je l'ai bien connu. J'ai été à côté de lui au Concours général. Veux-tu savoir ce que c'était qu'Alfred de Musset ? Hé bien ! c'était un paresseux !... ”

Je viens d'être chambré par ce terrible sermonneur dans un coin d'un salon outrageusement vert que domine le portrait du philosophe Victor Cousin, avec dédicace. Des universitaires causent debout — en m'enviant, car l'ancien recteur est l'intime du ministre de l'instruction publique, lequel a promis de venir le soir. La porte s'ouvre et donne place à un ecclésiastique, souriant, mielleux, complimenteur, — et qui, le manteau romain sur l'épaule, commence de saluer de-ci, de-là, avec une obséquiosité de solliciteur, et l'ennemi de Musset, qui est en revanche un fidèle de Bé-ranger, murmure entre ses dents :

— “ Homme noir, d'où sortez-vous ?... ” et il ajoute : “ En aura-t-il fait des démarches, cet intrigant d'abbé Broussais, pour être nommé évêque ?... ”

Et enfin, je la revois, elle, aussi, la Théroigne

de la barricade, l'énigmatique combattante qui tour à tour s'était révélée à nous comme capable des plus généreux élans et des plus féroces attentats, comme une protectrice bourrue et bienfaisante, comme une lâche et sinistre assassine... Un an s'est écoulé depuis la semaine sanglante, et le fantôme de la jolie Théroigne passe et repasse bien souvent dans nos discours à Renaud et à moi. Le printemps fleurit de nouveau les lilas du Luxembourg, et par un soir de dimanche, je me suis laissé entraîner en compagnie de camarades, moins consciencieux que ce pauvre Renaud, dans un café servi par de pseudo-Italiennes. Ce repaire de prostituées regorge de collégiens, de saints-cyriens, de polytechniciens, tout l'espoir de cette pauvre France, si cruellement éprouvée. O pitié ! O inexpiable crime de pouvoir qui permettait et qui continue de permettre que ces tentations immondes souillent sans cesse le printemps sacré du pays ! — A une table, une fille rit et parle très haut en buvant des bocks, dans laquelle je reconnais l'ancienne cantinière de la Commune. Deux étudiants sont auprès d'elle, qui la pressent en riant et causant aussi haut qu'elle. Tous trois ont dîné trop copieusement. Le délicat visage de la jeune femme est un peu plus fané, mais toujours fin, avec des yeux passés au noir et une bouche passée au rouge, qui rendent plus saisissante sa pâleur de goule, et j'entends un collégien — un Saint-Louis — qui, en la montrant, dit à un autre :

— “ Regarde ! Voilà Nini-Pétrole ! ”

Paul Bourget.

La Correspondance

LAURENCE DE BRIVES À LA COMTESSE DE SERGINES.

La Chênaie, Noël, 18—.

Ma chère grand'mère.

Je te souhaite une bonne année et une bonne santé. Je souhaite aussi que tu viennes bientôt nous voir. Papa, maman, Roger et moi, nous serions tous bien contents de t'embrasser pour de bon, pas sur le papier, comme depuis trois mois.

J'ai bien des choses à te raconter et bien des choses nouvelles à te montrer. D'abord, nous avons un beau grand chien danois, qui est très

doux, qui joue avec moi, qu'on appelle Méo. Et puis un âne tout jeune, qui traînera la petite charrette l'été prochain. Enfin, des pigeons qui sont les plus beaux du monde.

Tu verras aussi que j'ai beaucoup travaillé. Je couds tous les jours, et la poupée que tu m'as donnée au mois d'octobre a un très beau trousseau.

Au cours, j'ai été trois ou quatre fois première, en histoire, en géographie et en orthographe. Maman était joliment heureuse, et papa aussi. Mais je suis bien contente d'être en vacances, à la Chênaie surtout. Si tu savais comme notre neige est jolie, et comme les sapins sont bien plus beaux dans tout ce blanc-là.

Roger est arrivé hier ; il ne rêve que de patinage. Il prétend que je suis toujours *un bébé*. Mais non, n'est-ce pas ? puisque j'ai neuf ans depuis deux jours.

Je te remercie bien des fois, ma bonne grand-mère, de l'argent que tu m'as envoyé. Mais, tu sais, les gâteaux m'ont encore fait plus de plaisir, et toutes les gentilles petites choses que tu avais mises pour moi dans la caisse. Comme tu me gâtes, ma chère grand-mère. Mais va, je t'aime bien. Papa, maman, Roger aussi t'aiment de tout leur cœur.

Je t'embrasse bien fort, à grands bras.

Ta petite-fille respectueuse,

LAURENCE.

P.-S. — Bonjour à ma vieille Germaine. Ses gâteaux sont bien bons.

LA COMTESSE DE SERGINES A LAURENCE DE BRIVES.

Tours, le 26 décembre 18—.

Ma bonne petite chérie,

J'ai lu et relu avec un grand plaisir ta chère, ta gentille petite lettre. Comme il me tarde aussi d'aller t'embrasser, d'aller vous embrasser tous. Mais il me faut guérir une vilaine névralgie ; tes bons souhaits m'y aideront certainement.

Je suis contente que tu aies à la Chênaie beaucoup de sujets d'amusement. Je vois avec plaisir que tu aimes les bêtes, et je suis bien aise aussi que tu sois travailleuse et que tu deviennes savante. Quand j'étais petite comme toi, on n'étudiait pas tant de choses. Mais vois-tu, les petites filles d'alors, vieilles femmes comme ta grand-mère aujourd'hui, voudraient bien en avoir appris davantage. Plus on sait, plus on a de satisfaction. Tu comprendras cela plus tard, et cela te dédommagera d'avoir beaucoup étudié.

L'important surtout, ce que je te souhaite avec une bonne santé et toutes les joies de ton âge, c'est que tu restes une bonne fille, bien aimante et bien franche. Si tu aimes beaucoup ton père, ta mère, Roger et ta pauvre grand-mère, si tu as horreur du mensonge, tu seras déjà presque parfaite.

A bientôt, ma chère fillette. Je te porterai d'autres jolies choses et des gâteaux de la vieille Germaine, puisque tu les préfères à l'argent... ce qui m'a fait bien plaisir.

Je t'embrasse mille fois et encore mille fois.

Ta grand-mère qui t'aime tendrement,

LOUVERT-SERGINES.

Germaine t'embrasse.

ROGER DE BRIVES A LA COMTESSE DE SERGINES.

La Chênaie, 25 décembre 18—.

Ma chère grand-mère,

Les filles sont si bavardes que Laurence ne m'a rien laissé du tout à te dire.

Mais je te souhaite de tout mon cœur une bonne année et une bonne santé. Je te remercie des belles étrennes que tu m'as envoyées, et qui vont me servir à acheter une foule de choses qui me manquaient vraiment.

On nous a accordé quinze jours de vacances pour nous remettre de l'influenza que nous avons eue presque tous. Je voudrais bien te voir à la Chênaie pendant que j'y serai. Laurence a de la chance, elle est toujours là à chacun de tes voyages. Je t'en prie, chère grand-mère, tâche d'arriver ces jours-ci.

Je te quitte pour aller patiner sur l'étang. La glace est très épaisse. Maman a voulu que papa s'assure de sa solidité.

A bientôt, dis, chère grand-mère ? Je t'embrasse mille fois.

Ton Roger respectueux qui t'aime.

P.-S.—Bien des choses à Germaine.

LA COMTESSE DE SERGINES A ROGER DE BRIVES.

Tours, le 26 décembre 18—.

Mon grand chéri,

Merci pour ta petite lettre et tes bons souhaits. Je désire beaucoup te voir, tu le penses bien, aussi je me soigne pour pouvoir partir bientôt.

C'est vrai que tu es moins bavard que Laurence, mon cher garçon, mais ne serait-ce pas parce que

L'INSTITUT KEELEY

— POUR LA GUÉRISON RADICALE DE —

La Morphine, de l'Opium....

ET DES  Boissons Alcooliques.

69 RUE OSBORNE

... TEL. 4544.



NOUS attirons spécialement l'attention des Dames sur cette grave question, qui a causé plus de malheurs chez les familles que toute autre maladie. Nous les mettons aussi en garde contre les charlatans, qui, sous forme de prétendues améliorations au traitement du DR. KEELEY, font toutes espèces d'offres plus alléchantes les unes que les autres.

Le seul Institut au monde recommandé par la Profession Médicale.

Le seul traitement adopté par les différents gouvernements, après études sérieuses, dans ses Hôpitaux et Refuges pour ses soldats et marins.


Le seul traitement reconnu par lois spéciales dans les différents Etats des Etats-Unis, et administré aux frais du gouvernement aux malheureux alcooliques, qui n'ont pas les moyens de payer.

Le seul traitement adopté par règlements spéciaux, dans les villes de Boston, de Minneapolis et autres, pour la guérison, aux frais de ces villes, des pauvres condamnés par les Magistrats de Police, pour ivrognerie, à la prison.

Le seul traitement enfin qui soit parfait—sous tous les rapports.

Le seul traitement qui soit administré par des médecins qui reçoivent un cours spécial d'instructions du célèbre DR. LESLIE E. KEELEY.

Le traitement est identique dans tous les Instituts Keeley.

 Les cas particuliers sont traités à domicile.

STEINWAY

PIANOS,

Pianos Steinway,

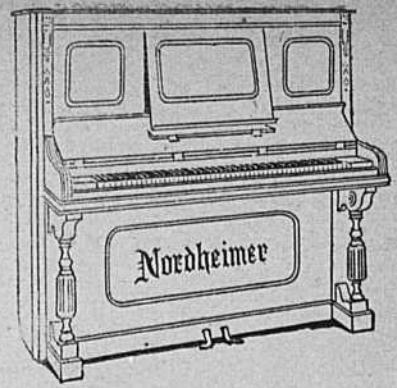
Pianos Chickering.

CHICKERING

PIANOS

Les meilleurs pianos du monde. Dignes d'loges. En grand usage. Aimés par Paderewski, Rubenstein, Joseffy, Saint-Saëns, Félicien David, Ambroise Thomas, Wagner, Liszt, Dr. Packmann, et tous les plus grands artistes et compositeurs des temps modernes.

Entrepôt à Montreal.



**CHEZ NORDHEIMER,
213 RUE ST. JACQUES.**



Quelque chose à admirer....



OU

C'EST UN JOLI SOULIER
UNE JOLIE PANTOUFE.

Un joli pied ne devrait jamais en avoir d'autres, et n'aura jamais autre chose, s'il est chaussé par nous. Nous garantissons que nos souliers sont les meilleurs, et nous vendons à des prix raisonnables . .

W. H. STEWART,

2293 rue Ste. Catherine, - MONTREAL.

2 portes à l'ouest de l'Avenue du Collège McGill.

BLANCHISSAGE POUR FAMILLES A LA LIVRE

NOUVEAU, SATISFAISANT, ECONOMIQUE.

Pour détails et autres informations adressez "Laundry Dept."

THE MONTREAL TOILET SUPPLY CO.,

**589 rue Dorchester.
TEL. 1807,**

Services à The et à Dîner Spécialité de la maison

A.T. WILEY & CIE.,

1803 rue Notre-Dame et
2341 rue Ste Catherine.

Pharmacie ☼ Laporte

Propriétaire des Préparations suivantes :

SIROP PULMONAIRE COMPOSE,

Guérit les rhumes obstinés.

Sirop d'Hypophosphites Composes,

Excellent Tonique pour débilité et faiblesse causées par l'épuisement.

**PHARMACIE LAPORTE,
1130 Ontario, - MONTREAL.**

TEL. BELL 6365.

Le Gouverneur à Gaz Imperial

FERA EPARGNER DE

15 à 30 p.c. sur votre Compte de Gaz

S'adapte aux poêles à gaz, aux grills à gaz, aux engins à gaz et à toutes les fins manufacturières et éclairantes

On peut le voir fonctionner chez

**GARTH & CIE,
536 RUE CRAIG.**

tu n'aimes guère à écrire quand la glace est épaisse sur l'étang? Ce n'est pas un reproche, mon Roger; je sais que les collégiens aiment tous à profiter de leurs vacances pour s'amuser au dehors. On n'élève pas les *hommes* comme " les filles ", d'ailleurs—et c'est ce qui fait, vois-tu, que ta sœur reste toujours à la maison et s'y trouve quand vient grand'mère.

On m'a offert un bel angora, et, comme je sais que tu aimes les chats, je l'ai accepté pour toi. Il est trop petit pour que je l'emporte à la Chênaie cette fois-ci. Tu le trouveras à Paris aux vacances de Pâques.

Tu ne me racontes pas grand'chose de toi, mais ta mère m'écrit que tu travailles, que tu es toujours bon garçon et bon camarade. Je te souhaite de garder ces qualités avec une bonne santé. Beaucoup de succès à Henri IV, en outre, et que ton père et ta mère soient toujours contents de leur fils.

Je t'embrasse bien tendrement, mon petit Roger.

Ta grand'mère qui t'aime beaucoup,

LOUVERT-SERGINES.

LAURENCE DE BRIVES A MADAME DURAND.

La Chênaie, 1^{er} août 18—.

Ma bonne nourrice,

Papa, maman et ta fille te demandent de venir passer quelques jours avec eux. C'est la fête du pays dimanche prochain, elle ne serait pas belle pour moi sans toi. Amène ma sœur Julienne. Tu nous feras des gaufrettes, nous monterons sur les chevaux de bois. Et puis nous irons en bateau sur l'Yvette; nous nous amuserons bien.

Tu viendras, n'est-ce pas? ma chère nounou. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Julienne. Bien des choses à ton mari et à tes autres enfants. Papa et maman vous envoient mille compliments à tous, et glissent dans ma lettre ce petit bon de poste pour le voyage.

Ta fille qui t'aime,

LAURENCE.

MADAME DURAND A LAURENCE DE BRIVES.

Leudeville, 3 août 18—.

Chère fille de lait,

Je suis toujours si contente de te voir et de voir tes bons parents, que je n'ai garde de refuser votre invitation. J'emmènerai Julienne, avec qui je parle de toi sans cesse. Nous passerons trois bonnes journées à la Chênaie, où je me retrouve toujours avec plaisir.

Mille baisers de ta mère nourrice et de ta sœur de lait. Pierre et nos autres enfants te disent bien des choses. Mes respects à Monsieur et à Madame, avec bien des remerciements pour le bon de poste.

GENEVIEVE DURAND.

LAURENCE DE BRIVES A MISS BLEAK, PROFESSEUR D'ANGLAIS.

Paris, 10, avenue de l'Alma, 22 avril 18—.

Dear Miss Bleak,

Maman désire m'emmener cette semaine chez grand'mère qui va mieux. Nous allons tous à Tours pour fêter une convalescence qui nous rend si heureux.

Je vous prie de vouloir bien me donner congé jeudi 24. Maman vous le demande avec moi.

Je ferai mes devoirs d'anglais chez grand'mère, j'étudierai bien, pour que vous soyez contente de moi lundi prochain.

Maman vous envoie un bon souvenir, et moi, je vous embrasse de tout mon cœur, *dear Miss Bleak*.

Votre respectueuse élève,
LAURENCE DE BRIVES.

MISS BLEAK A LAURENCE DE BRIVES.

Paris, 12, avenue Duquesne, 23 avril 18—.

Allez voir votre bonne grand'mère, *my darling*, je suis trop heureuse que les inquiétudes de votre chère maman soient dissipées. Je vous donne congé avec un grand plaisir, puisque vous allez célébrer le retour de Madame de Sergines à la santé.

Je suis très contente de la promesse que vous me faites de bien travailler. Je voudrais vous voir déjà écrire en anglais les lettres que vous m'adressez, et assez forte aussi pour comprendre les réponses que je vous ferais dans ma langue.

En attendant, je vous embrasse et vous aime comme une bonne petite élève que vous êtes.

Mes meilleurs compliments à Madame de Brives.

MAUD BLEAK.



LA PAGE DES ENFANTS

MA CHAMBRE.

LE RÊVE D'UNE FILLETTE.

Quel plaisir puis-je éprouver à la décrire ? Elle est simple et nue comme une chambre d'enfant pauvre. Quel contraste avec celle que mon imagination aurait rêvée !

Je l'eusse désirée belle. Jugez-en : Tout un ameublement en noyer, avec un lit douillet de plumes, où je me serais enfoncée le soir, pensant... à quoi ? je ne sais pas ; mais suivant ma rêverie, jusqu'à ce qu'un doux sommeil fût venu alourdir ma paupière. Puis une grande glace à encadrement de nickel, où j'aurais eu plaisir, je l'avoue, à voir se refléter mon image, enjolivée par de beaux atours et par ces colifichets charmants qui sont le luxe de la jeune fille. Des tableaux ! Je les aime à la folie ; j'en aurais eu deux de grande dimension, avec même encadrement que mon miroir, lui faisant face : un croquis de la nature par un clair jour d'été, et un orage — pour le contraste. Plus loin, appendu à la muraille, un grand Christ d'ivoire. Le Christ est partout à sa place. J'aimerais à le saluer en entrant dans les salons des riches de ce monde. À mon réveil mon premier regard serait pour Lui ; cela suffit pour rester bonne.

Une étagère où j'aurais eu mes livres de piété, mon Paroissien, l'Imitation de Jésus-Christ, le Combat Spirituel, richement reliés, — car j'ai aussi un faible pour les beaux livres. Des traités de science, de catéchisme spécialement ; les conférences de Mgr. Frayssinous ; de littérature : celle

de Villemain, les lettres de Joseph de Maistre à sa fille, celles de Madame de Sévigné. Tels sont mes auteurs préférés. Et encore le journal de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Des livres de voyage. Les livres sont ma passion, et si mes moyens et mes loisirs me le permettaient, il me faudrait une immense bibliothèque. Un prie-Dieu, quatre chaises, un tapis aux teintes douces et foncées : voilà la mignonne chambre où j'aurais voulu vivre.

La réalité ? A peu près tout le contraire. Je loge sous les combles. Premier défaut. Dans une chambre mansardée il fait trop chaud en été et trop froid en hiver. Ameublement ? un chiffonier en bois blanc verni ; une petite table peinte en brun, placée dans le renfoncement de mon unique fenêtre. C'est là ma retraite pour lire, écrire ou dessiner.

Dans un angle, une caisse recouverte d'un tapis en drap brodé de mes mains, remplace... un meuble absent. J'y ai placé mes bibelots : un album de dessin, quelques photographies, deux jolies coquilles en nacre qui me viennent de Lourdes, mon chapelet et mon Christ de première communion, également en nacre, un écritoire en argent assez joli.

Le milieu est occupé par un très belle statue du Sacré-Cœur, en bronze. J'y place une potiche de chaque côté, remplie de fleurs champêtres, tout l'été. C'est la contrée pieuse de mon royaume ; et

comme en ce bas monde tout est relatif, c'en est aussi la contrée riche, à condition que ma caisse ne fasse pas comme l'âne de la fable, et qu'elle ne montre pas, par une ouverture du tapis, ses planches mal rabotées.

Ma bibliothèque est d'un genre très primitif. La description en sera sommaire: quatre planches clouées à une petite distance l'une au-dessus de l'autre. Le contenu a plus de valeur que le contenant, surtout si l'on considère la qualité: le Général de Sonis; Garcia Moréno; Dom Bosco; Traité de l'existence de Dieu, par Fénelon; plusieurs volumes du Tour du Monde par quelques écrivains distingués; L'Histoire de France de Raffy; des petits traités de physique et de chimie qu'il me faut consulter quelquefois, et qui sont des souvenirs de mon couvent; quelques-uns de mes prix, des ouvrages de Jules Verne, de Raoul de Naverly, de Paul Féval... et c'est tout.

Mon lit: une vraie couche de religieuse. Il est en fer, et se compose d'un sommier et d'un unique matelas. La volupté et la rêverie y sont inconnues. Le sommeil y est doux, et vient vite après une journée bien remplie; aussi je m'endors bientôt, pour ne m'éveiller qu'à cinq heures du matin. Quelque dur que tu sois, cher oreiller, qu'il en coûte de te dire adieu! Sortent-elles donc de tes plumes ces mille petites voix perfides si cares-

santes qu'on a tant de peine à ne pas écouter? Ah! petits lutins de la paresse, vous m'avez fait bien des niches!...mais chut!

Je vous présenterai pour terminer, mes deux grosses chaises de bois noirci. Mon tapis? Retiré du service pour cause de vieillesse. Pauvre tapis, tu as été un bon serviteur, cependant, et pour récompense je t'ai jeté là dans un coin. Ne m'accusez pas trop d'ingratitude: au moins je ne lui ai pas fait l'injure de lui donner un remplaçant; il est vrai que mes économies ne me le permettent pas.

Bien nue, bien triste, bien pauvre, cette petite chambre, et pourtant je ne m'y trouve pas malheureuse: je l'aime. Pourriez-vous en dire autant, jeunes filles, qui habitez ces nids douilletts que donne la fortune? Oh! dérision du sort! n'avez-vous jamais versé, sur vos coussins de duvet ces larmes amères, mais inutiles, qui ne sont pas comptées au ciel? Ne vous y êtes-vous pas mortellement ennuyées, parce que votre pensée, lasse de l'inaction de votre corps, n'allait pas trouver Dieu, Dieu qui donne à chacun sa place et son rôle ici-bas. Que nos cœurs ne s'arrêtent pas aux choses de la terre; ils doivent monter plus haut: c'est si bon d'aimer Dieu et d'avoir de la jeunesse au cœur.

Anne Bodaly.

Le Code de la Ménagère

Dix articles qu'on devrait afficher dans toutes les cuisines:

1. Le sel fait tourner le lait; par conséquent, en préparant des bouillies ou des sauces, il est bon de ne l'ajouter qu'à la fin de la préparation.

2. L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits; versez l'eau bouillante sur la tache, comme au travers d'une passoire, afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il est nécessaire.

3. Le jus des tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains.

4. Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, ajouté à la lessive, aide puissamment à blanchir le linge.

5. L'amidon bouilli est beaucoup amélioré par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

6. La cire jaune et le sel rendront propre et poli comme du verre le plus rouillé des fers à

repasser. Enveloppez un morceau de cire dans un chiffon, et, quand le fer sera chaud, frottez-le d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel.

7. Une solution d'onguent mercuriel dans la même quantité de pétrole constitue le meilleur remède contre les punaises, à appliquer sur les bois du lit ou contre les boiseries d'une chambre.

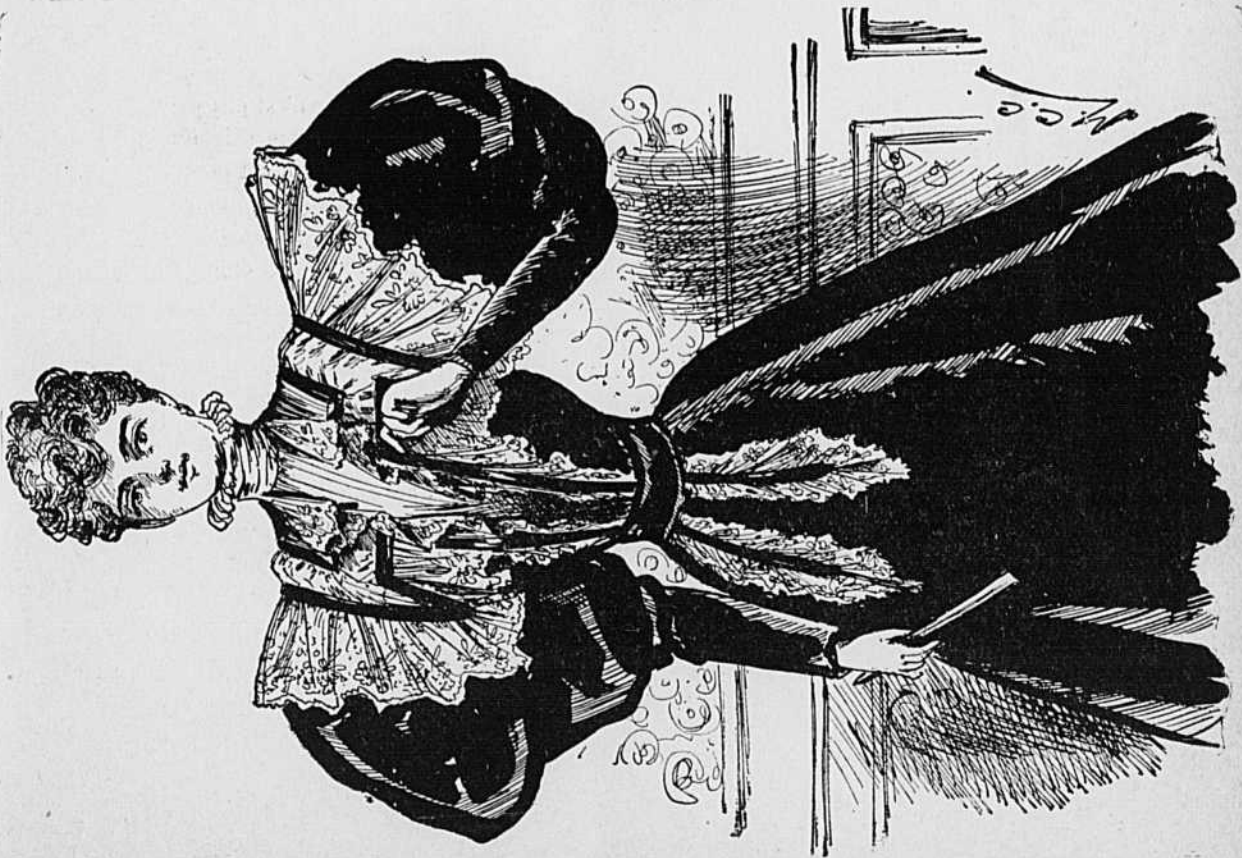
8. Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures durci par l'humidité, et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

9. Le pétrole fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain; il suffit d'en verser sur un chiffon de laine et de frotter le métal avec. Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.

10. L'eau de pluie froide et un peu de soude enlèvent la graisse de toutes les étoffes qui peuvent se laver.

La Mode





Plerumque Fit

(Ce qui arrive le plus souvent.)

Ici, dans le COIN DU FEU, me comptant en famille, je n'ai nul scrupule d'aborder tous les sujets, même les plus épineux. Et celui que je veux traiter aujourd'hui est de ceux-là.

Il m'a été inspiré par l'observation quotidienne du tableau qui se déroule sous mes yeux.

On va bien un peu s'étonner de mes paroles. De quoi se mêle-t-elle ? diront les unes ; les autres souriront de pitié ; quelques-unes, même, me feront des yeux, ho ! mais des yeux...

Que m'importe ? Si mes observations — que je n'ose appeler des conseils — pouvaient être utiles à une seule de mes sœurs, je serais largement dédommée de la froideur ou de la désapprobation de toutes les autres.

Et maintenant, après ce préambule inquiétant, que celles qui veulent bien risquer de me lire suivent un instant, avec moi, dans son ménage cette jeune personne mariée au sortir du couvent.

Elle ne connaît rien de la vie que le rêve prismatique, élaboré dans sa tête de pensionnaire : elle va à l'hyménée comme à son premier bal, croyant que l'existence entière sera une fête interminable, dont elle sera la reine, et lui, le mari, un prince à ses pieds n'ayant d'autre objectif que de satisfaire les moindres caprices de sa souveraine.

Pour elle, il n'est pas de sacrifice qu'elle ne se croie en droit d'exiger. Et, avec des minauderies victorieuses, Madame prie, commande, et Monsieur, très épris, baise les doigts fuselés qui, d'un geste câlin ou volontaire, lui trace sa voie... jusqu'au jour où, las de ce despotisme, il se révoltera contre de nouvelles exigences.

Et que faut-il pour causer ce réveil ? Un rien parfois : une chose si insignifiante qu'on ne se donne pas la peine d'y songer.

Dans les premiers temps du mariage, on s'aime tant qu'il semble que jamais un nuage n'osera promener sa face grise dans l'azur de notre ciel... C'est ainsi que le cœur, avec le besoin de se donner, dans le délire d'un doux abandon, livre inconsidérément ses moindres secrets et ne réserve rien de rien de ses confidences retrospectives ;

et l'on se prépare l'un à l'autre des flèches dont plus tard, peut-être, on se blessera cruellement.

La confiance la plus absolue n'exclut pas certaine étendue. A quoi bon, d'ailleurs, tant se hâter de dévoiler les mystères de son âme ? De jeunes époux doivent avoir assez à dire du présent et de l'avenir sans qu'il soit besoin de s'alimenter toujours dans le passé.

Qu'on apprenne donc à se connaître avant de s'abandonner trop complètement. Certes, je ne veux pas ici donner raison à la dangereuse comédie que jouent certaines femmes, qui trouvent bon de paraître froides envers leurs maris et affectent sans cesse une mine revêche ; non, pas plus cela que l'excès contraire dans les manières des jeunes mariés, lequel est le signe d'une mauvaise éducation. Mais l'homme est un grand enfant (pardon, Messieurs), qui attache bien plus de prix qu'il ne veut le laisser paraître à la tendresse d'une femme ; et celle-ci n'a jamais raison de cacher l'amour qu'elle éprouve pour son mari, lors même que celui-ci en serait devenu indigne.

Hélas ! plaignons de tout cœur celles qui, croyant courir à la félicité, voient leur sort irrémédiablement enchaîné à celui d'un être dégradé.

Cependant, tout espoir n'est pas perdu encore : il suffit parfois qu'une femme soit intelligente et bonne pour ramener au bien cet homme qui n'est pas naturellement méchant, peut-être, mais qui, entraîné par la fréquence des occasions et la faiblesse de sa nature, est tombé, de chute en chute, jusqu'au fond de l'abîme ! Une patiente résignation et la prière peuvent accomplir un miracle dont elle aura droit d'être fière... Quel beau triomphe, en effet, que de tirer de la fange l'homme aimé, et d'en faire un bon époux, un excellent père !...

Certes, le résultat visé vaut bien tous les sacrifices qu'on peut accomplir dans ce but.

Celles mêmes envers qui la Providence semble s'être montrée le plus rigoureuse, peuvent-elles se dire réellement sacrifiées quand le ciel leur a donné des enfants ? Auprès de la femme justement irritée contre le compagnon qu'elle a attaché

à sa vie, avec quelle éloquence le sourire de ces anges ne doit-il pas plaider la cause du père?

Ah ! mères, prenez garde d'enseigner à vos enfants à mépriser leur père ; du coup vous vous rendriez indignes de leur respect, et, tôt ou tard, ils le comprendraient.

Hélas ! que de ménages aussi sont troublés à jamais par la détestable intervention des parents !

Souvent un simple malentendu, qui s'arrangerait à l'amiable dans l'intimité, deviendra une brouille sérieuse, si une belle-mère indiscrete, un beau-père trop rigide viennent mettre le feu aux poudres...

Qui n'a pas eu sous les yeux, au moins une fois dans sa vie — si courte qu'elle soit — un de ces exemples malheureux ?

Experto crede Roberto.

N'existe-il pas même des amis officieux qui vont jusqu'à chercher — et cela plutôt par légèreté que par dessein mauvais — dans le passé orageux d'un homme, pour éclairer la jeune épouse qui aime de toute sa confiance ce mari qu'elle croit digne d'elle.

Quel crime commettent ces insensés !

Julia Patrie.

Les Tailleurs pour Chiens

De tout temps le chien a eu ses sculpteurs, ses peintres, ses poètes. Homère a immortalisé celui d'Ulysse, Lamartine rendu célèbre son lévrier. C'est d'ailleurs chose naturelle que la poésie, qui chante les grandes actions et les beaux sentiments, n'ait point oublié celui qui possède au plus haut degré la valeur, la noblesse, le dévouement et la reconnaissance. Est-ce du louable désir d'améliorer le sort de nos braves toutous, qui, pour être venus au monde tout nus, y ont fait leur apparition avec tant de vertus, qu'est née l'industrie du costume pour chien ? C'est peu probable ; mais, quoi qu'il en soit, cette industrie très fin-de-siècle existe ; elle est même des plus florissantes, et grâce, en l'espèce, aux progrès de la civilisation, le "paletot" de la levrette est devenu du dernier rococo. Il suffit, pour s'en convaincre, de faire une visite chez l'un de ces tailleurs pour chiens, dont le centre commercial est établi au Palais-Royal, à Paris.

Là on se rend compte tout de suite que la couverture classique en drap bleu ou marron, portant sur un coin les armes du propriétaire, est devenue bien banale. Vous trouvez en effet pour un chien, quelle que soit sa taille, des toilettes de réception, des manteaux pour les jours froids ou pluvieux, des cache-poussière pour les excursions, des tartans pour les voyages, des caoutchoucs pour la pluie, des vêtements de toile grise pour la plage, etc. Et tous ces vêtements minuscules ou de toile respectable — car récemment on voyait exposée une superbe pelisse exécutée pour un épa-

gneul sujet aux rhumes l'hiver, et dont le propriétaire est un de nos confrères — tous ces vêtements sont agrémentés de poches multiples destinées à recevoir le ticket de chemin de fer d'Azor, ou la brosse qui servira à lisser sa robe, ou le mouchoir de Kiki.

Car l'imagination des tailleurs pour chiens ne s'est pas bornée à créer le vêtement. Cette année, elle a inauguré la lingerie. C'est ainsi que, présentement, il n'est pas de chien qui se respecte qui ne possède sa douzaine de chemises faites de fine batiste, — s'il est bien portant, — de soie ou de su-rah, s'il est sujet aux crises de nerfs ou aux coliques. Il est de bon goût que ces chemises soient marquées aux initiales de celui qui doit les revêtir, et que ces initiales soient surmontées de la couronne du propriétaire s'il est titré. Pour le mouchoir, qui sert moins au nez de Kiki qu'à ses yeux pleurards ou miteux, il est de rigueur qu'il porte à l'un de ses coins le nom brodé en toutes lettres.

Ce n'est pas tout : la chaussure a préoccupé également l'esprit de nos tailleurs pour chiens. Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs qu'ils cherchaient à obvier aux dégâts que ceux-ci commettent dans les appartements en y pénétrant, par exemple, après une promenade par un temps pluvieux. Toutefois, jusqu'ici leurs recherches et leur ingéniosité n'avaient abouti qu'à la création de petits sacs en cuir, sans aucune élégance, et qui avaient l'inconvénient de mal emprisonner la patte. Les souliers de nos toutous, à l'heure actuelle, sont faits de caoutchouc. Ses propriétés

d'élasticité permettent de mouler le pied du chien, de faire ainsi la chaussure à sa mesure. Au point de vue de la propreté, le caoutchouc est en outre infiniment plus pratique, car pour l'appropriier le moindre coup d'éponge suffit.

Cette énumération montre à quel point la toilette pour chien a pris de l'extension. Mais une autre question a éveillé notre curiosité, celle de savoir si tous ces objets du luxe, dont nos toutous s'accommodent, si tel est le bon plaisir de leur maître, trouvent des amateurs en nombre suffisant pour faire vivre leurs fabricants. Or, il paraît que oui. Outre que tous ces articles, dont le prix de revient est minime, sont vendus très cher, nombreux sont ceux qui en font l'emplette. L'un de ces tailleurs nous faisait à ce sujet ces confidences :

"Ce qui est avantageux pour nous, c'est que nous ne travaillons que pour des gens riches, payant largement sans marchander, et comptant. Pour la plupart, nos clients appartiennent à la plus haute classe de la société."

"Ainsi, lors du mariage de la fille du représentant à Paris d'une grande puissance, j'ai fait pour les chiens de Son Excellence et ceux de sa fille de coquets vêtements de gala, d'étoffe et de couleurs semblables à celles des habits portés par les laquais. Quand la jeune mariée, après la céré-

monie au temple, a gravi les marches du grand escalier d'honneur de l'ambassade, où avait lieu un lunch, en haut, ses chiens ainsi parés l'attendaient, chacun d'eux tenu en laisse, véritable cordelière de soie, ornée de bouquets de fleurs d'oranger, par un laquais. C'était du plus merveilleux effet.

"D'ailleurs, ce n'est pas le seul exemple que je puisse vous citer. Pour le mariage également de la fille d'un grand financier, j'ai fait récemment sur mesure pour chacun de ses chiens des toilettes de mariée en faille blanche garnies de dentelles et de guirlandes d'oranger, et il n'est jusqu'à la chaussure — en la circonstance, mignons petits souliers de satin blanc — dont je n'aie eu à régler le détail..."

Reste à savoir maintenant si, réellement, comme l'écrivait Jean-Jacques Rousseau, tout est bien en sortant des mains du créateur. Quand nous éloignons ainsi le chien de sa sauvagerie native en lui imposant des habitudes quasi humaines, reste à savoir si nous ne sommes pas de grands criminels !

Disons de grands fous, et n'en parlons plus.

Si l'on ne veut pas de cette explication, revenons à l'idée de crime. C'en est un en effet que de combler d'un luxe ridicule des êtres sans intelligence quand il y a tant d'orphelins...

Fragments

Du discours de M. Brunetière en réponse à M. Henry Houssaye, nouvellement élu à l'Académie Française.

Voici qui nous apprend, si nous l'ignorons, ce que notre civilisation doit à la Grèce :

L'Europe, sans les Grecs, ne serait pas l'Europe ; des cinq parties du monde, si la plus petite a tenu dans l'histoire le rôle qu'elle y joue depuis trois mille ans, c'est à eux qu'elle le doit. Dans les journées immortelles de Salamine et de Marathon, ils nous ont sauvés, nous, — et nos descendants, je l'espère, — nos arts, nos sciences, notre civilisation tout entière, de la ruine honteuse dont nous menaçait la barbarie de l'Orient. "Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse : du côté de la Grèce

était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce depuis ce temps-là... ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier, et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude." Nous sommes suspects, je le sais bien, quand nous répétons ces paroles, qui ne sont cependant pas d'un "professeur" mais d'un évêque ! (1) Et nous le sommes encore quand nous saluons dans les Grecs les ouvriers de la Renais-

(1) Bossuet, "Discours sur l'Histoire Universelle."

sance ; quand nous voyons en eux les maîtres de nos Ronsard, de nos Racine, de nos Fénelon, de nos Chénier ; quand nous insinuons enfin que, s'il y a d'honnêtes gens partout, il n'y a pas " d'honnête homme " sans un peu de grec.

Et voilà qui doit nous engager à éclairer, à cultiver notre goût.

Je n'ai point, je vous l'avoue, la prétention d'être un grand connaisseur d'art, et, au Salon de peinture comme à l'Opéra, je me contente d'aimer ce qui me fait plaisir. Mais c'est un tort ; c'est un grand tort ! et je m'empresse de confesser qu'il n'y a pas de plus fâcheuse erreur ; il n'y en a pas de plus grave, de plus préjudiciable aux intérêts des artistes eux-mêmes et de l'art. Où irions-nous si nous érigeons notre goût personnel en mesure et surtout en règle de nos jugements ? Aimer ce, qui nous fait plaisir ! Mais, en matière d'art comme de littérature, et comme aussi bien dans la vie toute une part de notre probité ne consiste qu'à réagir contre nos impressions. Et, si nous n'y réussissons pas, qu'arrive-t-il de nous ? Vous le savez, monsieur, c'est alors que, comme Diderot, nous mêlons, nous confondons, nous brouillons tout ensemble. Nous louons comme lui les qualités littéraires d'un tableau. Nous admirons d'une statue les intentions morales. On nous entend parler d'un peintre comme nous ferions d'un romancier. Que vous dirai-je de plus ? Nous nous engageons sur la pente glissante qui mène à l'admiration de la lithographie sentimentale, le *Départ de l'Emigrant* ou le *Curé conciliateur*, et la pente est de celles que l'on ne remonte point...

D'une manière de dessiner ou de peindre à une autre manière, il y a autant de différence que du style de Corneille à celui de Racine ; et cette différence est " technique " ; et je voudrais qu'on me la fit entendre. " Après cela, dit Benvenuto Cellini dans un passage souvent cité, tu dessineras l'os qu'on appelle *sacrum* : il est très beau ! " Je voudrais savoir ce qu'il y a de si beau dans l'os qu'on

appelle *sacrum* ! Et quand je le saurais, quand nous le saurions, si l'on persistait à faire de la littérature à propos d'une toile ou d'un marbre, on le pourrait, on en ferait ! Mais nous, en attendant, nous aurions appris quelque chose ! Nos opinions ne seraient plus la naïve et mobile expression de notre incompetence ! Il y aurait enfin une critique d'art, et non plus seulement, à propos d'art, de la critique encore et toujours purement littéraire.

Pour conclure une leçon aux naturalistes, aux écrivains qui, ne reconnaissant ni Bien ni Mal, se dégagent dans leurs œuvres de toute responsabilité.

L'imitation de la nature, qui est le commencement de l'art, n'en saurait être ni l'objet, ni surtout le terme. Convaincu de la vérité de ce principe, nous demandions que l'artiste, s'il devait se résigner à n'être désormais que le miroir de la réalité, la reflêtât du moins tout entière, et que l'on retrouvât, dans l'image qu'il en donnerait, quelque chose de la variété, de la diversité, de la complexité de la nature. Faisant un pas de plus, nous demandions qu'il ne s'arrêtât pas à la superficie des choses, mais qu'il essayât d'en saisir et d'en exprimer le sens intérieur, la signification ultérieure et cachée. Nous demandions encore qu'il ne se fit pas un jeu cruel des misères de l'humanité, mais qu'il mît un peu de son cœur dans son œuvre, et qu'il comprît, qu'il sentît, qu'il aimât " la majesté des souffrances humaines ". Et nous demandions enfin, nous lui demandions de se souvenir que ce n'est pas l'homme qui a été inventé pour l'art, mais l'art qui a été créé pour l'homme, et par l'homme, pour nous être une consolation de la vulgarité de l'existence, une invitation quotidienne à nous élever au-dessus de nous-mêmes, et quelque explication du mystère de notre destinée. C'est le changement que nous avons vu, monsieur, s'accomplir depuis quinze ans, et nous avons au moins le droit de nous en réjouir ensemble ?

Concours D'histoire

Ce que le gouvernement ne fait pas, ce que notre *Académie* ne songe pas à faire, ce que tous les autres ne peuvent pas faire pour encourager l'étude de l'histoire de notre pays, le Conseil des Femmes va le tenter.

Il offre en prix — à toute canadienne-française, âgée de pas moins de seize ans, qui écrira la meilleure composition sur un sujet tiré de l'histoire du Canada, et dont l'héroïne est une femme — une fort belle collection de livres comprenant les principaux ouvrages qu'une jeune fille peut et doit lire.

Le travail des concurrentes devra contenir de mille à quinze cents mots, être écrit lisiblement ou clavigraphié sur un seul côté du papier, et être signé d'un pseudonyme accompagné d'une devise ou d'un signe quelconque répété sur une enveloppe fermée, à l'intérieur de laquelle le véritable nom de l'auteur sera écrit.

Cette enveloppe ne devant être ouverte que dans le cas de succès, les manuscrits éliminés seront retournés à l'adresse donnée avec l'enveloppe intacte, pourvu que leurs propriétaires aient eu la précaution de joindre un timbre-poste à leur envoi.

Un jury composé de littérateurs connus sera chargé d'examiner les manuscrits et de décerner le prix au vainqueur. Tout journaliste ou écrivain professionnel est exclu du concours.

Les qualités requises pour le droit au prix donné par le Conseil National seront—outre l'orthographe, la ponctuation et la correction grammaticale—la clarté, la suite dans les idées, le

logique enchaînement des faits, l'élégance et l'originalité du style.

La plus grande liberté est accordée quant à la forme.

Narration, commentaires, études comparées, apologie, nouvelle. On pourra même, en prenant comme point de départ un fait historique et en tenant compte du caractère des personnages choisis, imaginer un épisode, présumer les scènes de famille, les drames intimes auxquels ils donneront lieu.

La tradition orale concernant certains événements de notre histoire, et conservée dans maintes familles, peut fournir de charmantes et d'authentiques anecdotes de ce genre.

Les concurrentes sont priées d'éviter toute expression de sentiment blessante pour des compatriotes de religion ou de race différentes.

Répétons qu'il ne faudra pas se borner à une simple relation d'un fait historique ou à sa transposition en d'autres termes. Les réflexions, la façon de juger le récit devront porter une empreinte personnelle.

Tout travail doit être adressé à M^{me} Dandurand, No. 902, rue Dorchester, Montréal, le ou avant le 1er de mai 1896.

Le résultat du Concours d'Histoire sera rendu public à la séance française de la Convention du Conseil National des Femmes, le 14 mai.

Les demandes de renseignements relativement à ce concours s'enverront également à M^{me} Dandurand, et seront accompagnées d'une carte postale adressée pour la réponse.

La rédaction du COIN DU FEU se fera un plaisir de publier le travail de la lauréate.

La Présidente de la République et les Pauvres

Toutes les demandes de secours, toutes les requêtes sont écoutées à l'Elysée. Mme Faure, véritable mère du peuple, y a son petit ministère de la charité.

C'est le mercredi matin, dans un petit local, au rez-de-chaussée d'une vieille maison, que se réunissent les femmes indigentes porteuses de lettres de convocation et de leurs papiers. La nature des dons, des objets distribués, varie avec chaque trimestre. A cette époque où l'hiver est proche, ce sont de vêtements pour les enfants dont sont

pourvus les rayons de ce petit local, deux pièces dans la première desquelles une dame reçoit les solliciteuses, examine leurs papiers, leur donne un numéro d'ordre. Une à une, elles prennent place sur les bancs. A dix heures, elles sont là une vingtaine qui attendent. Des rayons, des comptoirs montrent, autour d'elles, des vêtements, des chaussures étiquetées de taille en taille, selon les âges : 7 ans, 5 ans, 3 ans. On appelle chaque femme par son numéro d'ordre, et elle est introduite dans une pièce toute semblable à la pre-

mière, avec le même air propre et simple de magasin. Au milieu, une dame à physionomie bienveillante, une grande demoiselle aimable, la reçoivent. La dame prend les papiers que la pauvre lui tend, l'acte de mariage, l'acte de naissance des enfants, et l'interroge. Et la pauvre, toute troublée, balbutie ses explications, car elle se trouve devant la Présidente et Mlle Lucie Faure.

Mme Faure prend en note sur un calepin les détails particuliers d'infortune.

— Aujourd'hui, dit-elle, ce n'est qu'une distribution de vêtements. Allons, ma bonne, ne vous troublez pas. Vous avez quatre enfants, je vois. Ils ont besoin de chaussures.

Elle se dirige elle-même vers un rayon, choisit des chaussures correspondantes aux âges qu'indiquent les actes. Puis :

— Et encore, de quoi avez-vous besoin ?

— Mes deux petites filles n'ont pas de robes d'hiver.

— C'est bien, deux robes. Et tenez, joignez-y ce pantalon pour votre petit garçon. Je vois que vous êtes très malheureuse. Au moment du terme, rappelez-vous à ma mémoire.

Mais Mlle Lucie Faure, venant regarder les papiers, s'avise qu'il y a un petit enfant de quelques mois.

— Et le petit, dit-elle, il a besoin d'un maillot ?

Elle joint aux vêtements un chaud maillot de laine, puis une paire de bas, et fait elle-même le paquet, disant avec un bon sourire :

— Ne dites pas que je vous ai gâtée. Il ne faut pas faire d'envieuses.

Lettre d'une Marraine à sa Filleule

XVI

Je reviens à vous, ma chère Hélène, et j'espère que Mlle Aline ne m'en fera pas de reproche ; je compte d'ailleurs tenir la promesse que je lui ai faite, et placer ici quelques mots à son adresse ; de plus, je lui ferai remarquer que si elle veut bien accorder un peu d'autorité à mes conseils, rien ne s'oppose à ce qu'elle prenne note dès à présent de quelques uns des passages qui vous sont adressés ; s'ils ne peuvent s'expliquer au présent, ils pourront servir pour l'avenir, et il ne saurait être inutile de faire à l'avance provision d'appréciations à peu près justes sur les devoirs que l'avenir nous réserve.

Vous avez eu non pas des *chagrins*, mot que l'on prodigue aisément à votre âge, et cela parce que l'on n'en connaît pas encore la véritable portée, mais des contrariétés de plus d'un genre ; M. de Guymont les a partagées avec vous, et vous m'en rendez compte ensemble,—avec beaucoup d'émotion. Mes chers amis, il y a un peu de vérité mêlée à beaucoup d'enfantillage dans le jugement que vous portez sur tous ces faits ; si je les envisage à un point de vue différent du vôtre, vous ne m'accuserez pas de tiédeur, j'en suis certaine, et cette conviction m'encourage à vous parler franchement.

A la suite de dissentiments regrettables, de sots propos rapportés à M^{me} C***, envenimés naturellement par les officieux qui se chargent de ces colportages, vous avez cessé toute relation avec cette dame ; vous m'avez déjà parlé de cet incident désagréable, et je vous ai répondu, si je ne me trompe, dans la lettre qui précède celle que j'ai écrite pour Aline. M^{me} C***, au lieu de garder sur votre rupture le silence exigé par les convenances, et qui, en tous cas, est la ligne de conduite la plus honorable, a jugé à propos de parler au contraire, de parler beaucoup trop, s'il faut en croire ceux qui vous ont rendu le mauvais office de vous répéter ces sots discours. De là, brouille déclarée, échange des paroles désagréables, enfin tout le triste cortège des dissentiments de ce genre.

Parmi les amis de M. de Guymont, il en est un auquel il a rendu un service capital, et qui se trouve lié avec M^{ms} C***, chez laquelle il a été bien accueilli depuis plusieurs années ; vous avez d'abord trouvé mauvais qu'il continuât à se montrer chez votre *ennemie* ; vous l'avez reçu froidement, vous avez blâmé sa conduite par mille allusions, d'abord voilées, puis transparentes et blessantes ; enfin, vous lui avez nettement posé l'alternative de renoncer à vous ou bien à M^{me} C*** ;

— vous ne le voyez plus,—et vous m'écrivez un volume sur l'ingratitude et la perversité humaines.

Il y a bien des choses à dire sur ce cas en particulier et sur l'ingratitude en général. Au risque de vous déplaire, je dois à la vérité d'avouer sans détour que vous avez agi avec passion, par conséquent avec irréflexion. Votre dissentiment avec M^{me} C*** avait eu des causes futiles ; en admettant (et je ne l'admets pas) que l'on vous ait dit la vérité, sans exagération, sur les propos qu'elle a tenus, il y avait dans ces propos plus de légèreté et d'emportement que de désir véritable de nuire. Si elle avait eu recours à la calomnie, aux mensonges perfides, aux accusations flétrissantes, je comprendrais votre ressentiment, je comprendrais qu'il vous fût impossible de compter encore au nombre de vos amis la personne qui s'exposerait à entendre parler de vous deux en termes calomnieux, et qui prétendrait rester impartiale entre la calomniatrice et ses victimes ; abstraction faite de votre amitié, du service que M. de Guymont lui avait rendu, la personne en question n'aurait pas dû apporter par sa présence une sorte d'appui moral à des accusations mensongères, et laisser supposer au monde que la balance était égale entre vous et la femme envieuse et méchante. Mais ce sentiment de délicatesse ne s'enseigne pas à ceux qui en sont dépourvus : il est inné, et je dois dire qu'il est rare ; il est difficile, j'en conviens avec vous, d'être bien accueilli dans deux camps opposés sans faire dans chacun de ces camps des concessions qui sont au détriment du camp opposé, sans *louvoyer*, sans ménager ici ce qu'on laisse attaquer là-bas. Mais dans ce cas, même dans ce cas (et vous savez que je lui suppose une gravité qu'il n'a pas en partage), je ne saurais approuver les conditions que vous avez posées à celui dont vous me parlez, parce que je considère toute rupture déclarée comme l'un des plus funestes tourments que l'on puisse se créer dans le présent et dans l'avenir. Que vous n'ayez plus pour l'ami de M. de Guymont les sentiments affectueux dont vous lui avez tous deux donné des preuves, je le comprends ; mais je déplore que vous ayez pris le parti violent de rompre avec lui. Les véritables amis sont rares, Hélène, et sous peine de recueillir beaucoup de déceptions, il ne faut pas s'attendre à ce que cha-

cune des personnes que nous connaissons soit disposée à conduire l'affection jusqu'à l'héroïsme : si l'on portait cette exigence à l'excès, il faudrait se condamner à la solitude.

Remarquez que j'ai raisonné au point de vue d'une hypothèse imaginaire. Les choses n'ont pas eu la gravité que je viens de leur supposer bénévolement ; dès lors votre exigence envers l'ami de M. de Guymont était injuste et même tyrannique, vu le service que votre mari lui avait rendu. Vous vous récriez ! Oui, ma chère enfant, je maintiens le mot, parce que j'ai toujours trouvé que *bienfait oblige* ; — car, soit dit sans jeu de mots, un bienfait crée des devoirs, non-seulement à l'obligé, mais encore au bienfaiteur.

L'ingratitude est un sentiment sur lequel on a beaucoup disserté à toutes les époques, et que l'on attribue à la presque totalité de la race humaine ; il est bas et vil, et cependant je ne saurais accepter la triste croyance de sa généralité. Il n'est pas en notre pouvoir de prêcher une croisade contre ce sentiment odieux, mais, si je ne me trompe, il est au pouvoir de tout le monde d'en diminuer les exemples ; il suffirait pour y parvenir, non d'exalter les devoirs de ceux que l'on a obligés, non de leur présenter l'ingratitude comme un vice abominable, mais de diminuer l'étendue des droits que l'on s'attribue sur ceux auxquels on a rendu un service, grand ou petit, — en un mot, de rendre la reconnaissance facile, en évitant de la rendre pesante. N'est-ce point exiger un effort surhumain que de prétendre conserver la reconnaissance de ceux qu'on humilie, que l'on blesse, et de leur imposer des sacrifices de tous genres, parmi lesquels les sacrifices moraux ne sont pas les moins pénibles ? Considéré à ce point de vue, le bienfait n'est plus un bienfait, c'est un placement usuraire, qui rapporte plus que ce qu'on peut légalement en exiger. Les réflexions que je vous soumets en ce moment m'ont été suggérées par un grand nombre de faits qui se sont passés sous mes yeux ; j'ai connu des caractères doués à la fois de délicatesse et de bienveillance, toujours prêts à rendre des services, toujours disposés à oublier qu'ils les avaient rendus ; ceux là n'ont point rencontré de déceptions, ils n'ont pas fait d'ingrats, et leur exemple me prouve que l'ingratitude n'est pas un vice inhérent à la nature hu-

maine. Je n'ai pas la prétention de nier absolument l'existence de quelques organisations perverses, inspirées par une vanité qui leur fait détester la reconnaissance, parce qu'elle implique à leurs yeux une infériorité ; — mais je soutiens que le nombre de ces caractères monstrueux est bien restreint.

La générosité nous commande de considérer dans tout service que nous rendons, non pas le résultat plus ou moins avantageux qu'il peut avoir, mais l'effort qu'il nous a coûté..., et celui-ci est quelquefois bien léger : une démarche faite à propos, une recommandation efficace, peuvent avoir les effets les plus heureux ; l'obligé, au contraire, doit apprécier surtout le résultat du service qu'on lui a rendu, et il n'y manquera pas si les rôles ne sont pas intervertis, si le bienfaiteur ne porte pas uniquement son attention sur les avantages que son intervention a procurés, s'il ne base pas sur ceux-ci des exigences pesantes, si enfin il ne s'en prévaut pas pour imposer des humiliations et des sacrifices incompatibles avec le respect que l'on se doit à soi-même. En un mot, si je ne me trompe, on servira plus efficacement la cause du bien en facilitant la manifestation des bons sentiments, qu'en s'indignant contre le mal ; et, pour conclure comme j'ai commencé, je répéterai encore ici que l'ingratitude serait plus rare si l'on ne rendait pas la reconnaissance trop pesante.

J'ai fait un bien long circuit à propos de l'ami de M. de Guymont, et je vous prie tous deux de vous attribuer seulement une partie de mes réflexions, et encore en les mitigeant beaucoup. Dieu me garde de supposer que vous puissiez manquer de cette délicatesse si naturelle aux bons cœurs, et qui leur fait user de précautions, d'autant plus nombreuses qu'il s'agit de ménager l'amour-propre d'un *obligé* ! Mais vous avez eu le tort d'oublier cette circonstance dans vos derniers rapports avec cet ami, — et vous avez exigé un sacrifice, justement parce que vous aviez perdu de vue le service que vous lui aviez rendu ; voilà donc un homme que vous avez placé dans la cruelle alternative d'être ingrat, ou humilié à ses propres yeux par une concession qu'il considérait comme étant incompatible avec sa dignité... L'incident dont il s'agissait n'atteignait l'honneur de personne, — il était futile ; et qui sait si cet ami qui voyait M^{me} C*** n'avait pas

de bonnes raisons pour juger que ses torts étaient moindres qu'on ne vous l'a fait accroire ? Votre modération, votre délicatesse, contrastant avec l'emportement que l'on attribuait à cette dame, n'auraient-elles pas atteint le but que vous vous proposiez, plus sûrement que vos exigences ne l'ont pu faire ? La comparaison eût été à votre avantage, et l'ami de M. de Guymont aurait été, je n'en doute pas, tout disposé à vous donner raison si vous n'aviez pas exigé qu'il donnât tort à M C*** ; qui sait même si son intervention n'eût pas calmé les ressentiments de part et d'autre et rétabli les relations rompues ? Ma supposition n'a rien d'in vraisemblable, rien que vous puissiez repousser, puisqu'il n'y a eu dans les causes de ce débat rien qui touche à l'honneur. Cette conduite prudente et raisonnable vous aurait permis de garder tout au moins une connaissance qui était agréable à votre mari ; ...vous avez fait de cet ami un ingrat qui a blessé vos cœurs ; vous avez converti sa neutralité en hostilité, et vous avez envoyé un allié à M^{me} C***.

Le second point de votre lettre me semble aussi empreint d'une exagération qui est la compagne inséparable de la jeunesse ; il est difficile, il est délicat de répondre au sujet qu'il traite, et surtout de vous désigner une ligne de conduite qui doit nécessairement se modifier selon les circonstances. En général, ma chère enfant, il faut se garder d'attribuer une importance quelconque aux compliments plus ou moins directs, plus ou moins bien tournés, qui pourront vous être adressés par les hommes que vous rencontrerez ; accueillez ces compliments avec enjouement ; considérez-les comme étant uniquement une marque de courtoisie, et vous serez bientôt préservée d'entendre des fadeurs auxquelles vous faites trop d'honneur en vous en montrant indignée. Si quelque individu dépourvu de tact vous embarrassait en insistant sur vos perfections et vos grâces, vous avez pour vous défendre la plaisanterie, qui est la meilleure de toutes les armes défensives ; surtout ne prenez jamais ces paroles au sérieux, n'en témoignez pas un déplaisir qui paraîtrait exagéré, et par conséquent joué, et souvenez-vous toujours que l'honnêteté n'a jamais besoin d'appeler l'indignation à son aide : il lui suffit de se montrer telle qu'elle est, sans affectation, sans exagération,

pour obliger tous ceux qui l'entourent à se modifier, en se soumettant aux lois qu'elle impose, ou bien à s'éloigner si cet effort leur semble trop difficile. On peut être exposée à rencontrer des hommes mal élevés dont le langage serait parfois inconvenant ; je vous conseille alors la plus complète impassibilité, et si cette première leçon ne suffisait pas, vous pourriez mettre dans vos rapports avec eux une nuance de mécontentement et de froideur, qui suffirait, je vous le garantis, pour prévenir le retour des paroles qui vous auraient déplu. Une femme peut et doit toujours se faire respecter, et j'ajouterai qu'elle y parviendra sûrement si elle veut agir en toute occasion avec une dignité simple, avec une gaieté naturelle et convenable, avec une loyauté parfaite ; — et je ne tiens pas pour *loyales* les femmes qui essayent d'attirer l'attention par des airs maniérés, par des manœuvres de coquetterie, et qui pensent racheter tous ces petits péchés par l'indignation qu'elles manifestent lorsqu'ils ont porté leurs fruits.

Je ne veux pas négliger de répondre aux questions qu'Aline me soumet en son nom, et même au vôtre, ajoute-t-elle ; il s'agit de toutes *petites choses*, me dit-elle ; mais elle tient à mon avis. Mes chères enfants, il est bien difficile de vous indiquer des nuances qui, le plus souvent, se trouvent modifiées par mille petites circonstances imprévues ; — je vais cependant essayer de vous satisfaire. On sert quelquefois le thé dans la salle à manger, et les tasses sont rangées autour du plateau qui supporte la bouilloire, la théière, le sucrier, le bol dans lequel on rejette l'eau chaude que l'on a passée dans la tasse lorsqu'il s'agit de préparer une deuxième tasse de thé pour la même personne ; le plateau est placé à l'un des bouts de la table, et c'est là que la maîtresse de la maison doit s'asseoir. Les places des dames qui s'asseyaient autour de la table sont marquées par une petite serviette à thé, posée sur la nappe, et par une assiette de dessert assez nécessaire pour les gâteaux fondants et sucrés que l'on sert avec le thé, sans préjudice des brioches et des gâteaux secs. Tous les gâteaux découpés sont placés avec symétrie autour de la table ; *le* ou *la* domestique se tient près de la maîtresse de la maison avec un petit plateau sur lequel on pose successivement les tasses que l'on porte à destination ; on s'offre

mutuellement les gâteaux que l'on a à sa portée, ainsi que les sucriers et les pots de crème qui font le tour de la table.

Quelquefois la distribution des appartements que l'on occupe interdit ce mode de service ; le thé est alors porté dans le salon occupé par la réunion ; la distribution est à peu près semblable à celle que je viens de vous décrire ; le domestique porte sur un plateau les tasses de thé préparées par la maîtresse de la maison et accompagnées du sucrier et de la crème ; une jeune parente, comme vous, par exemple, ma chère Aline, offre les gâteaux en se faisant aider par une amie, par un parent, ou par un ami de la maison ; il vaut mieux partager cette tâche entre plusieurs personnes que de vouloir la remplir seule, — car il faut éviter les retards, les oublis et les petites maladroites qui sont la conséquence inévitable d'un trop grand nombre de soins de ce genre. Si la réunion est un peu nombreuse, et par conséquent moins intime, le premier mode de service me semble devoir être plus commode ; rien ne s'oppose cependant à ce que l'on serve le thé au salon, même lorsque l'on a un grand nombre d'invités. Le café est toujours servi au salon après le dîner ; la maîtresse de la maison le prépare ; le domestique ou la femme de chambre porte les tasses sur un plateau à chacun des convives en l'offrant *d'abord* à la femme la plus âgée, à moins que celle-ci ne soit une proche parente de la maîtresse de la maison ; dans ce cas, on commence par la femme la plus *étrangère*. Toutes ces nuances ne doivent pas cependant être trop marquées ; il faut éviter surtout de *passer* une personne pour aller en servir une autre qui est la plus *considérable*. On a trop oublié de notre temps l'un des principes qui régissaient la bonne compagnie française : une convention tacite établissait autrefois la plus parfaite égalité entre les hôtes d'une maison du moment où ils étaient admis dans le même salon ; la différence d'âge réglait seule le degré d'empressement, de considération, de respect que l'on marquait à ses invités. Aujourd'hui..... j'éprouve quelque confusion à le constater..... aujourd'hui il est des maisons où maîtres et valets s'empressent d'entourer de soins *exclusifs* les personnes les plus riches de la réunion, et j'ai même vu des domestiques mal dressés ou bien obéissants aux volontés

de leur maître, qui servaient les hommes les plus *chamarrés* et les plus *considérables* à leurs yeux, avant de servir quelques femmes dont la fortune et la position étaient modestes. Je recommande à Aline de veiller soigneusement sur ces détails, et de ne pas même oublier (ainsi que je l'ai vu faire chez des jeunes filles hautaines et sèches de cœur) de faire servir les rafraîchissements que l'on offre aux invités, à ces *pianistes de salon* qui la feront danser cet hiver chez vous. Ma chère Hélène, quand vous recevrez vos invités, vous ne vous lèverez pas pour saluer un jeune homme, ni même un homme âgé, à moins que vous ne vouliez lui indiquer une place ; vos invités, s'ils sont nombreux, se garderont bien de vous embarrasser de leurs salutations d'adieu, et se retireront sans s'approcher de vous.

Je ne veux pas encore vous quitter sans vous engager à éviter un travers qui me semble condamnable ; il y a beaucoup de femmes à Paris qui mettent au nombre de leurs plaisirs les visites dans les différents magasins ; elles s'y rendent sans avoir l'intention de faire aucune emplette, font déplier toutes les étoffes, essayer tous les manteaux, et se retirent sans rien acheter, après avoir imposé un travail fatigant et stérile ; ce procédé est absolument dépourvu de délicatesse : le temps est un capital pour tout le monde, et surtout pour les négociants ; on n'est certainement pas obligé d'acheter un objet qui ne convient pas, mais toute personne réellement consciencieuse évitera de causer un préjudice quelconque ; elle s'interdira ces explorations frivoles, et visitera les magasins seulement lorsqu'elle aura l'intention d'y faire une emplette et lorsqu'elle sera à peu près fixée sur le choix de l'objet qu'elle désire.

A bientôt, ma chère enfant.

XVII.

Vous m'interrogez, ma chère Hélène, sur un problème qui a occupé et tourmenté les plus grands esprits ; ils y ont consacré leurs sciences spéciales, augmentées et décuplées par leur ardent amour de l'humanité, et ils n'ont pu le résoudre ! Ce n'est donc pas à nos humbles intelligences qu'il faut demander la solution de l'effrayant problème de la misère, et nous devons nous résigner à soulager les infortunes que nous connaissons, au lieu de nous laisser rebuter par l'immensité de la tâche, et de nous dire avec découragement, comme vous me l'écrivez : *Le bien que je fais ne me satisfait pas, car le bien que je ne puis faire me tourmente.*

C'est un noble tourment, et je ne voudrais pas vous l'enlever, lors même que je le pourrais ; la

compassion est un sentiment sain qui tient en éveil nos meilleures facultés ; il combat l'égoïsme, il enseigne l'épargne, il détourne nos pensées de nous-même pour les reporter sur autrui ; il nous apprend à retrancher nos faux besoins afin de pourvoir aux besoins réels de ceux qui sont privés du nécessaire ; en un mot, je le considère comme un feu sacré qui épure notre âme et qui la dégage de tout alliage mauvais.

Vous me dites que l'on trouve partout la théorie de la charité, et que vous ne trouvez nulle part des règles nettes et précises qui puissent vous en enseigner la pratique ; c'est qu'en effet ces règles n'existent pas, et qu'elles ne peuvent exister : comment tracer une limite absolue aux sacrifices que l'on veut s'imposer ? comment assigner une forme définie à l'aumône, qui, par sa nature même, est essentiellement variable ? L'un a besoin d'un secours immédiat, l'autre cherche une profession ; il faut à celle-ci du pain ou des médicaments, les secours d'un médecin, une nourriture plus fortifiante, à celle-là du travail... Où s'arrêter, comment choisir parmi toutes ces misères, également dignes de compassion et de secours ?

Dans cette question, ma chère enfant, comme dans toutes les autres, il faut que votre cœur s'appuie sur votre raison ; si vous écoutiez votre cœur seulement, il pourrait vous entraîner à des sacrifices que vous n'avez pas le droit d'imposer à votre entourage. Vous voulez des indications précises... Je vous engagerai donc à fixer vis-à-vis de vous-même une sorte de *budget des pauvres*, dont vous prélèverez le montant sur la somme que vous consacrez à votre dépense personnelle ; équilibrez l'emploi de ce budget de façon à avoir toujours un *fonds de réserve* pour les occasions extraordinaires ; votre mari viendra volontiers à votre secours ; sa tante et son oncle, ses vieilles amies, dans ces occasions, ne refuseront pas non plus de se côtoiser pour vos bonnes œuvres, si vous savez agir avec discernement, et faire le meilleur emploi possible des fonds qui vous seront confiés.

Je n'oserais prendre sur moi de vous interdire aucune des formes de l'aumône. Celle qui consiste à donner une pièce de monnaie aux mendiants de la rue a certainement ses inconvénients particuliers ; mais comment refuser ces sous, qui seront peut-être convertis en un morceau de pain nécessaire à l'existence de l'être qui tend la main ? Dans nos campagnes, la charité est plus facile. On vit près de ceux qui ont besoin d'être aidés : on envoie des secours en provisions de toutes sortes, et l'on sait que la misère n'est pas une spéculation horrible, comme celle qui s'exerce dans les grandes villes au détriment des véritables pauvres. On peut cependant éviter jusqu'à un

certain point d'être la dupe de ces fausses mères de famille, pour lesquelles la misère est une profession lucrative, qui viennent prendre leur place sur le trottoir avec la régularité d'un employé se rendant à son bureau, et qui tiennent pendant quinze ans de suite dans leurs bras un malheureux enfant nouveau-né; quand on habite pendant longtemps le même quartier, on reconnaît facilement ces mendiants de profession, et l'on s'abstient d'encourager leur odieuse industrie. Quant à *régulariser* le bienfait, je pense que vous ne sauriez mieux faire que de vous mettre en rapport avec l'une de ces modestes héroïnes qui portent le nom bien mérité de *sœurs de charité*: elles connaissent les misères les plus pressantes, et sauront vous prévenir lorsqu'il faudra ici un peu de bois, là quelques langes pour un enfant qui vient de naître, ou bien enfin une nourriture plus saine pour un malade convalescent; vous vous entendriez dans ce cas avec un boucher voisin, qui fournirait pendant un certain temps les denrées nécessaires.

(A continuer.)

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

— NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.

Sirop de Terebenthine DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

A. C. Lachance

PROFESSEUR DE

☀
Mandoline, Guitare,
Banjo et Bandola.

325 RUE DORCHESTER.

Hotel Victoria . .

— QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains,
etc. etc.,

PRIX MODERES.

Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foie et autres Emmalottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.